

Université de Montréal

Fugue en sol numérique
Le téléphone intelligent au quotidien

par
Benoît Reid

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise (M.Sc.)
en communication option médiatique

©Benoît Reid, 2016

Résumé

En cette ère de la 4g et des microprocesseurs, la téléphonie sans-fil offre un accès constant au net en plus de permettre moult échanges via appels/textos ou autres applications. En réalité, le téléphone intelligent, à l'heure d'aujourd'hui, est bien plus qu'un outil communicationnel. Véritable couteau suisse des temps modernes, il permet de payer ses comptes, de retrouver son chemin, de vérifier l'heure et même de reconnaître la chanson audible dans un café. Sa prépondérance dans notre paysage quotidien en est telle qu'un peu plus d'une personne sur deux avoue qu'il ou elle ne saurait vivre sans son appareil (Smith, 2015).

Ainsi, la présente recherche tente d'explorer les questions suivantes à l'aide d'une expérience de déstabilisation. Premièrement, est-il possible de toujours vivre 'normalement' tout en restant déconnecté? Plus précisément, qu'arriverait-il sur le plan de la représentation de soi alors que les attentes quotidiennes fondées sur l'instantanéité, l'accessibilité et l'hyper-efficacité ne pourraient pas être respectées? En ce sens, peut-on encore agir, interagir et fonctionner dans un monde hyperconnecté, ou une déconnexion prolongée altérerait-elle aussi la façon dont nous percevons et donnons un sens à notre environnement?

Mots-clés : Expérience de déstabilisation, *Self*, Intelligibilité, Téléphone intelligent, Réseaux sociaux, mise en scène

Abstract

In a world of 4g and microprocessors, wireless telephony offers constant web access in addition to allowing a plethora of interactive means via calls / text messages or other applications. In fact, today's smartphone seems to be much more than a communicational tool. A true modern day Swiss army knife, we can use it to pay our bills, find our way in the city, or check the time and even recognize the song currently audible in a coffee shop. In fact, its preponderance in our daily lives is such that a little more than a person out of two admits that he or she cannot live without his or her device for more than a day (Smith, 2015).

Thus, this research attempts to explore the following questions through a breaching experiment. First, is it possible to always live 'normally' while remaining disconnected? Moreover, what would happen to the presentation of self in the everyday life when expectations based on immediacy, accessibility, and hyper efficiency could not possibly be met? Once disconnected, can we still properly act, interact, and function in a hyperconnected world or does a prolonged disconnection also alter what the way we may perceive and make sense of our surroundings?

Keywords : Breaching Experiment, *Self*, Intelligibility, Smartphone, Social Networks

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Table des matières | 3 |
| Remerciements | 4 |
| 1. Introduction et revue de littérature | 1 |
| 2. Cadre théorique | 12 |
| 2.1 Le <i>self</i> | 12 |
| 2.2 Répondre aux critiques à l'aide de l'intelligibilité | 14 |
| 2.3 L'expérience de déstabilisation | 21 |
| 2.4 Problématique | 23 |
| 3. Méthodologie | 28 |
| Quelques clarifications à propos du Ntc Zéro | 32 |
| 4. Analyse des données | 36 |
| 4.1 L'identité | 36 |
| 4.1.1 La mise en scène du <i>self</i> par l'entremise de pratiques médiatiques | 36 |
| 4.1.2 Quand la mise en scène échoue | 52 |
| 4.2 L'intelligibilité ou ce qui est mutuellement entendu | 62 |
| 4.2.1 Les attentes dans une dynamique d'échanges médiatisés | 62 |
| 4.2.2 Le prisme de l'urgence | 76 |
| 4.3 La technologie au quotidien | 81 |
| 5. Réflexion | 86 |
| 6. Conclusion | 92 |
| Bibliographie | 95 |
| Annexe | 95 |
| Consignes pour le Ntc Zéro données dans le cadre du séminaire | 102 |
| Grille d'entrevue | 103 |

Remerciements

Merci Audrey, ma muse, ma confidente et, par moment, ma policière. Sans toi, je n'aurais probablement jamais fini...

Merci à mes parents qui, au fil du temps, ont été convoqués à mon école plus souvent qu'autrement. La prochaine fois, ce ne sera pas pour un problème de comportement ou un manque d'effort, mais bien parce que votre patience aura porté fruit.

Merci à ma grand-mère, parce que je suis têteux.

Merci à ma soeur, afin qu'elle ne soit pas jalouse.

Merci aussi à M. André H. Caron d'avoir accueilli un étudiant sans aucune formation en communication, un peu artiste, mais oh combien intéressé. Sans aucune exagération, le fait d'avoir suivi votre séminaire et de vous avoir rencontré a changé ma vie...je m'en allais rédiger un mémoire sur les films westerns, ce n'est pas peu dire!

Dernièrement, je tiens à remercier le département de communication de l'Université de Montréal ainsi que le groupe Cogeco. Votre coup de pouce financier m'a sans contredit simplifié la vie, me permettant de me concentrer sur mes études et ma rédaction.

1. Introduction et revue de littérature

« Today, after more than a century of electric technology, we have extended our central nervous system *itself* in a global embrace, abolishing both space and time as far as our planet is concerned. » (Marshall McLuhan, 1964, p.3)

Le village global, que McLuhan décrivait à une époque se concrétise de nos jours alors que les réseaux dépassent les frontières et assurent le maintien de liens forts et un partage rapide d'informations (McLuhan, 1964). Effectivement, la technologie, aujourd'hui, a largement rendu possible aux individus d'échanger et de rester connectés avec des proches malgré les distances (Katz, 2008; Rettie, 2008). Cette connexion a gagné en importance et s'est transformée en une hyper-connectivité où tout un chacun est maintenant muni d'un appareil permettant la communication même en déplacement (Katz, 2008; Ling, 2002). Conséquemment, ce qui était localement accessible autrefois l'est maintenant mondialement et le local serait devenu "hyperlocal" (Jauréguibéry, 2014b).

Cette « hyper-localité" où un monde lointain est dorénavant accessible à distance a entraîné une réarticulation des notions d'espace et du temps (Agger, 2011; Jauréguibéry, 2014a). En effet, l'un était en étroite relation avec l'autre il n'y pas si longtemps puisque ce qui était loin prenait du temps à rejoindre. À l'heure actuelle, comme il en a déjà été mentionné, ce n'est plus tout à fait le cas et l'hyperconnectivité, l'hyperlocalité font partie de la réalité de l'hypermodernité. À défaut d'être complètement différente de la modernité, il s'agit d'un approfondissement de ce qui existait déjà et non d'une rupture (Jauréguibéry, 2014b). Pour Jauréguibéry, l'hypermodernité est principalement une version exacerbée de quatre éléments de la modernité soit : le mouvement, le choix inédit, la capacité instrumentale à agir rationnellement et une disposition à effectuer un regard réflexif sur soi-même. Selon

ses dires, les nouvelles technologies de communications seraient de parfaits outils accélérateurs de ces derniers et force est de constater que le web, les réseaux sociaux et les téléphones intelligents semblent bel et bien avoir un tel effet.

« We see that the mobile telephone is not simply another object that we have on our person as we move through the urban sphere. Rather, it is a conduit through which we have physically and often temporally removed contact with others ». (Ling 2008 p.169)

Non seulement les échanges sont désormais possibles, peu importe la situation et l'endroit, mais, à l'heure d'aujourd'hui, Alba Davey, journaliste, souligne que : « mobile internet is almost as big as internet itself » (Alba, 2016). Un artéfact tel le téléphone intelligent occupe dès lors une place d'autant plus importante sur une base quotidienne alors qu'il propose un éventail d'actions à la fois communicationnelles et non communicationnelles. À partir d'un tel objet, l'univers des possibles grâce aux nouvelles technologies de communication converge vers un même artéfact. (Chan, 2013; Smith, 2015) Dans la vie de tous les jours, l'utilisation du téléphone intelligent ne se résume donc plus qu'aux échanges de textos ou d'appels puisque les individus peuvent s'engager dans une multiplicité de dispositifs de communication via un seul et unique outil. Cet entrelacement favorise des usages différenciés et situés (Jauréguibéry, 2014a) et les échanges avec une même personne effectuent dès lors un va-et-vient entre le mur Facebook, les SMS, les appels et des moments face à face. En résumé, comme le font remarquer Danah boyd et Alice Marwick (2011), à l'heure actuelle, les échanges existent au-delà d'un seul média.

Ce phénomène est particulièrement vrai lorsqu'il est question des réseaux sociaux alors qu'ils s'imbriquent avec les autres pratiques quotidiennes et jouent un rôle important dans les relations interpersonnelles. En effet : « relationships and social ties play out in networked publics like Facebook » (boyd, 2014) Ce faisant, les applications téléphone

proposées par des réseaux sociaux comme Facebook ou Twitter élargissent de façon quasi exponentielle le réseau d'amis, les distractions et les échanges que nous pouvons accéder à l'aide de nos pouces. Ces réseaux, qui plus est, permettent une construction de soi, un renforcement positif et le maintien d'un capital social (boyd, 2008; Papacharissi, 2010) qui, jumelé à la portabilité ferait en sorte que : « the portable characteristic may make users use smartphones when unnecessary and may even lead to habitual use » (Juyeon Ahn et Yoonhyuk Jung, 2014).

Ces multiples fonctions et cette connectivité incessante *Always on/always on you* (Turkle 2008), semblent avoir modifié notre façon de maintenir et de voir les relations interpersonnelles aussi bien dans un espace privé que public. (boyd et Marwick, 2011; Caron et Caronia 2005; Goggin, 2006; Ling 1996, 2002, 2004b; Turkle, 2008) Effectivement, une éthique des usages se développe peu à peu où des limites tendent, ou tardent, à se dessiner et le participant fantôme en est un exemple probant (Caron et Caronia, 2005). À l'heure actuelle, un dîner en amoureux ne peut se sauver de l'hyperconnectivité puisqu'il peut être interrompu instantanément. Toute personne munie d'un téléphone portable n'est en effet qu'à une sonnerie, une vibration, de se brancher ailleurs. La simple sonnerie de l'appareil exerce une force sur son propriétaire qui devient pratiquement forcé à répondre. (Caron et Caronia 2005; Cherry, 1976; Marvin, 1990) Bref, une personne externe au tête-à-tête, capable de perturber la situation, rôde toujours potentiellement grâce à un pareil artéfact. Aussi, en se servant de son téléphone, l'utilisateur quitte symboliquement son espace pour rejoindre en un non-lieu la personne qui tente de la rejoindre et incidemment, met en sourdine toute activité à laquelle il ou elle participait. (Caron et Caronia 2005; Ling 1996; Turkle, 2008, 2016). Cette potentialité a entraîné un

questionnement sur l'impact du cellulaire sur des éléments de la vie courante puisque l'interaction face à face est de nos jours placée dans un danger potentiel constant, au profit des interactions médiatisées. Bref, le fait de quitter le monde réel au profit d'un virtuel est devenu monnaie courante, attribuant le rôle de figurant aux personnes qui nous entourent dans les lieux publics, dans les transports en communs, dans les cafés, etc. (Katz, 2008; Turkle, 2008)

« The telephone in other words both gives and takes away. Although it may reduce loneliness and uneasiness, its likely contribution to the malaise or urban depersonalization should not be underestimated. Such irony are now an old story : a technological device is used in solving a problem it has helped create » (Wurtzel et Turner, 1976, p.256)

Cette citation de Wurtzel et Turner date de 1976, à propos du téléphone filaire. Il ne s'agit donc pas d'une réalité nouvelle, mais, avec le téléphone intelligent, celle-ci serait potentiellement accentuée comme dans le cas de la modernité et de l'hypermodernité mentionnée plus haut. Il n'y a pas de doutes qu'une technologie comme le téléphone intelligent ait des avantages comme des inconvénients. Par contre, même si ses défauts peuvent décourager son usage, le fait est qu'il n'y ait pas de systèmes alternatifs. « Like electricity, there are no real alternative systems. So mobile communication is central and structured into society » (Ling, 2004a, p.7) Pour Richard Ling, le téléphone est devenu un fait social, car il est pris pour acquis que tout un chacun soit le propriétaire d'un appareil et qu'il soit constamment joignable. De plus, l'omniprésence du téléphone intelligent dans notre paysage quotidien fait en sorte que nous ne remettons pas nécessairement en question son utilisation. Quelqu'un se parlant à voix haute dans la rue, par exemple, n'est plus considéré derechef comme un individu nécessitant de l'aide ou un support moral. Cette personne est la plupart du temps engagée dans un échange vocal médiatisé ou plus

communément: elle ne se parle pas toute seule, elle parle au téléphone. (Caron et Caronia 2005) Bref, les usages quotidiens d'un tel appareil ont redéfini ce que l'on pourrait considérer de 'normal' ou 'd'anormal' comme le fait de se parler seul dans la rue.

Par ailleurs, lors d'une récente étude sur les usages du téléphone intelligent, Aaron Smith, pour Pew Studies affirmait que : « Younger users stand out especially prominently when it comes to using their phone for two purposes in particular: avoiding boredom, and avoiding people around them ». Plus de 90% des jeunes se serviraient du téléphone pour éviter l'ennui et un peu moins de 80% admettraient s'en servir afin d'éviter un face à face (Smith, 2015). L'élément le plus troublant dans ces chiffres est que le téléphone est utilisé afin d'éviter et non pour obtenir, ou accomplir quelque chose et pourraient s'inscrire, à notre avis, dans un travail de préservation de la face. En d'autres mots, ce n'est pas une question de se servir du téléphone parce qu'on s'ennuie, mais bien pour ne pas s'ennuyer, et nous pourrions même avancer, pour ne pas avoir l'air de s'ennuyer. Une telle réalité est pour le moins perturbante, mais ce qui l'est d'autant plus est que cela fonctionne. Le téléphone dans ce cas-ci n'est pas utilisé pour ce qu'il offre concrètement, mais bien pour ce qu'il représente, ce qu'il laisse présager.

Dans sa plus simple expression, quelqu'un, téléphone à la main, est occupé, et c'est pourquoi il lui est possible d'éviter une conversation en face à face. Pourtant, l'utilisateur n'a pas à échanger, à interagir, pour en avoir l'air, puisque l'utilisation d'un sans-fil présuppose une communication ou une utilisation active et concrète. « Even a silent phone inhibits a conversation that matters » (Turkle, 2016, p.4) En ce sens, ce qui permet à un individu d'éviter une autre personne est le fait que l'utilisation du portable a mis en place une forme

d'étiquette, d'éléments pris pour acquis ordonnant les actions et les interactions au quotidien et non l'utilisation en elle-même de l'objet : une personne utilisant son téléphone, est une personne occupée et, par politesse, ne devrait pas se faire déranger. Le rapport entre le téléphone intelligent et l'individu semble particulièrement déséquilibré en ce sens que la bulle créée en face à face est tout à fait perméable à un appel ou un message reçu. À l'inverse, la bulle mise en place avec une activité médiatisée via téléphone intelligent ne permet pas cette même immersion d'un autre individu physiquement présent. À nos yeux, il s'agit d'une évidence lourde de sens puisque, la plupart du temps, nous ne remettons pas en question si l'utilisateur se sert réellement de son téléphone. En effet, comment une personne peut-elle ne rien faire avec son appareil tant les possibilités sont multiples? Le spectre d'une communication prend donc forme par la simple présence physique de son canal. Cette prospective, qui plus est, met bien en lumière toute l'étendue d'un fondement qui va de soi et qui mérite d'être remis en question.

De plus, comme Rich Ling l'expliquait lors de sa présentation à l'ISSTI en 2014: « we call people and not places ». L'individu s'est affranchi en quelque sorte des barrières physiques puisque ses activités en mobilité ne sont plus affectées par sa situation géographique; il en va pratiquement de soi que l'individu contacté n'est pas constamment au même endroit au fil des échanges. Qui plus est, la question à poser au début d'une conversation n'est plus « qui est-ce? », mais bien « où es-tu » (Caron et Caronia, 2005).

D'autre part, le taux d'adoption du téléphone intelligent était encore en progression en 2015 alors que les deux tiers des adultes américains en possédaient au moins un. (Smith, 2015) Ces chiffres seraient particulièrement élevés chez les plus jeunes où trois personnes sur

quatre auraient un tel outil (ibid) et, selon Netendance de Cefrio (2015), la situation serait assez similaire au Québec, particulièrement chez les 18-29 ans. « cell phones are the new Nikes, both in terms of their potential as a status marker and an object to be stolen ». (boyd, 2015, p.3) En somme, le fait est qu'un tel taux de pénétration d'une technologie comme le téléphone intelligent implique que ce genre de pratiques n'est pas sur le point de cesser.

Enfin, pour Sherry Turkle, à force de rester connectés, les individus se retrouveraient dans leur bulle et s'éloigneraient peu à peu des autres, nous rendant seuls, ensemble (*alone together*). Dans son dernier livre *Reclaiming Conversation* (2016), elle décrit longuement la place occupée à outrance au quotidien du téléphone intelligent au détriment de la conversation face à face. Elle craint d'ailleurs que les générations plus jeunes ne sachent plus convenablement comment se parler. Elle décrit des enfants de la petite école, des adolescents et même de jeunes adultes comme majoritairement détachés et socialement maladroits. Le téléphone intelligent, mis de l'avant comme un objet facilitant le social, créerait tout le contraire sur ses usagers et Turkle n'est pas la seule à aborder la question. Dans *The Glass Cage* (2015), Nicholas Carr décrit pour sa part comment les possibilités multiples des nouvelles technologies pourraient avoir des vertus aliénantes, voire débilatantes.

Les répercussions négatives d'un monde hyperconnecté semblent se profiler une décennie et demie après le premier BlackBerry en 1999. Néanmoins, il nous paraît judicieux de se demander si le téléphone intelligent s'impose au détriment du face à face ou se profilerait-il plutôt dans un assemblage de pratiques multiples? Comme première piste de réflexion sur le plan théorique, Harold Garfinkel a démontré, il y a bientôt un demi-siècle, que l'être

humain n'était pas un idiot culturel. À cet égard, pour lui, les individus sont des êtres conscients et agissants uniques et distincts. Sous cette perspective, un phénomène présenté comme une dépendance, une soumission, au téléphone intelligent ne serait ni un virus que l'on contracte ni une aliénation technologique, mais bien des pratiques uniques, influencées par tout un contingent dont la signification est interne et partagée dans la situation.

« Acknowledging and recognizing the active role of things does not imply by any means that human beings are passively made to act by things (humans have a choice as to what to do when a mobile phone rings) nor does it imply a renewed appeal for technological determinism. What it does imply is the adoption of a theoretical perspective that also considers the traceable contribution of mobile devices in shaping human actions »
(Caron, Caronia, 2015, p.12)

Tel que mentionné, il serait judicieux de s'éloigner d'un déterminisme technologique, puisque c'est au travers de pratiques et d'actions que l'on construit notre quotidien. Le téléphone, en soi, ne gagne en importance que lorsqu'il est utilisé. Il ne s'agit donc pas de regarder la technologie, mais bien les échanges possibles et les nouvelles organisations sociales et éthiques qui en découlent (Cherry, 1976). Dans ce cas-ci, l'objet lui-même ne serait alors qu'un élément parmi un ensemble d'acteurs vivants et non vivants qui rendent possible des échanges médiatisés. À vrai dire, il s'agirait non pas de l'artéfact qu'est le téléphone, mais bien la dynamique dans laquelle il s'inscrit qui exercerait une force structurante sur les participants. (Caron et Caronia, 2015) Donc, le téléphone intelligent dans une dynamique d'échanges (avec ses échanges en déplacement via SMS, appels et réseaux sociaux et son accès à l'information) a un effet structurant sur le quotidien, mais cette organisation de la vie de tous les jours n'est rendue possible qu'au travers les pratiques d'individus. Dès lors, il ne s'agit aucunement d'une relation unidirectionnelle, mais bien

d'une co-construction. Par le fait même, l'intérêt de mettre en lumière des pratiques permettrait de mieux saisir l'organisation du social autour des usages.

Un tel propos rejoint bien l'ethnométhologie d'Harold Garfinkel qui s'est intéressé aux micro-interactions de la vie de tous les jours afin de mieux développer sur les forces structurantes de la société. Il n'est toutefois pas le seul à s'y être intéressé et l'intérêt envers de microévénements banals (du quotidien) pour mieux comprendre une organisation macro rejoint tout à fait les théories d'Erving Goffman. D'ailleurs, il est intéressant de constater la similitude et la complémentarité entre les deux alors que Garfinkel a tenté de mettre en lumière la force structurante derrière une interaction en demandant à ses étudiants d'adopter un comportement hors norme, dans une situation pour le moins normale (expériences de déstabilisation) tandis que Goffman, au travers de ses recherches, avait un intérêt pour les situations normales de gens hors-normes. Pour Javier Trevino, professeur en sociologie au Wheaton College et éditeur du recueil *Goffman's Legacy* (2003), l'intérêt qu'avait Erving Goffman pour les gens qui sortaient de l'ordinaire comme des gens internés ou des joueurs de poker de Las Vegas s'explique du fait qu'il est beaucoup plus simple de reconnaître des éléments pouvant servir de comparatifs et de déterminer ce qui ne fait pas, ou fait, d'eux des gens 'normaux'.

La réactualisation de la pensée Goffmanienne s'est d'ailleurs effectuée autour d'une pratique qui, à l'origine, sortait de la norme soit les échanges SMS chez les adolescents (Ling, 1996). À l'époque, les pratiques reliées au téléphone cellulaire dans un contexte plus global (tous groupes d'âge confondus) ne reflétaient pas du tout ce qui s'avérait être la norme chez les plus jeunes propriétaires de sans-fils. En partie pour des raisons financières,

les jeunes ne s'appelaient pas avec leur téléphone, ils se servaient plutôt de courts messages, des SMS pour communiquer. L'autre avantage était qu'ils pouvaient plus facilement communiquer en secret et en toute intimité, même en présence de leurs parents. C'est à partir de pareilles études que lorsqu'il est question du téléphone cellulaire (aujourd'hui le téléphone intelligent), les interactions médiatisées ont été mises au même niveau que celles en face à face en ce sens qu'elles sont elles aussi régies par un cadre, permettent un processus de représentation de soi et nécessitent une activité de préservation de la face. (Caron et Caronia, 2015; Coutant et Stenger, 2010; Garcia Montes, 2008). Bref, « Mediated interactions have the power to enhance the ritual dimension of co-present communication by drawing on pre-existing symbol ». (Caron et Caronia, 2015, p.25) Par contre, l'aspect ritualiste d'une pratique de la sorte sous-entend l'importance de son maintien. Autrement dit, l'incapacité de mener à terme une interaction médiatisée pourrait briser la cohésion sociale et pourrait avoir de plus grandes répercussions sur les individus (Goggin, 2006; Hoffner, Lee et Park, 2015; Ling 2008). Sous cette perspective, il nous semblerait intéressant de partir avec la prémisse d'une expérience de déstabilisation, soit celle d'une déconnexion au téléphone intelligent. Il s'agirait, en quelque sorte, d'une compréhension goffmanienne d'une situation ethnométhodologique.

À notre humble avis, une expérience de déstabilisation sous la forme de déconnexion prolongée permettrait de mettre en lumière des éléments trop souvent pris pour acquis derrière l'utilisation des téléphones intelligents et de participer à la compréhension de la place qu'un tel artéfact occupe dans la vie de ses utilisateurs. La prémisse de cette recherche est donc de cerner les phénomènes considérés comme allant de soi dans les usages du téléphone intelligent afin de dresser un portrait plus détaillé de la portée d'une

telle technologie. De plus, la complémentarité entre Goffman et Garfinkel dans un contexte de déconnexion permettrait de s'attaquer à la conception que peuvent avoir les nouvelles technologies de communications considérées comme des éléments aliénants (Misra, 2014; Johnston, 2009, 2015).

2. Cadre théorique

Pour ce faire, nous nous sommes tout d'abord tournés vers les travaux d'Anne Warfield Rawls. Professeure à Bentley, elle s'est spécialisée dans l'ethnométhodologie et a d'ailleurs écrit quelques articles suggérant une approche théorique combinée de Goffman et Garfinkel. Ainsi, comme Warfield Rawls, nous croyons que la notion d'intelligibilité préconisée par Garfinkel s'avère un point de départ propice à la réflexion et stabilise les fondations théoriques Goffmaniennes. Au fil des paragraphes, nous mettrons tout d'abord en lumière certains concepts proposés par les deux penseurs et miserons sur la complémentarité de leur raisonnement pour élaborer un cadre théorique propice à l'analyse. De cette idée, nous miserons sur la notion de *self* d'Erving Goffman qui apporte tout d'abord une perspective très peu développée chez Harold Garfinkel avec un questionnement de l'identité, tandis que l'intelligibilité défend bien les critiques les plus vives de l'approche Goffmanienne (Warfield Rawls, 2003b et 2003c).

2.1 Le self

Tout d'abord, Erving Goffman met en place deux éléments fondamentaux : (1) la notion d'ordre est intrinsèque à l'interaction; elle n'est pas externe à la pratique. Pour reprendre le terme de Durkheim, l'ordre est *sui generis* à l'interaction. (2) L'ordre est le produit d'une autre activité qui, elle, est le point central de l'interaction soit le maintien d'une bonne image de soi (Warfield Rawls, 2013). Cette image, au fil de la carrière du penseur, a été nommée et expliquée sous plusieurs formes, mais celle qui perdure est la notion du *self* (Trevino, 2003). Le *self*, globalement, ne s'élabore pas de façon objective, mais bien à partir d'impressions (Warfield Rawls, 2003b). Ainsi, lorsque nous abordons

l'idée de faire une bonne première impression, les premiers contours de la face et du *self* se profilent. Par exemple, cette image que nous laissons après avoir discuté avec un inconnu a la particularité d'être intimement reliée à notre personne sans pour autant en être totalement véridique. Elle laisse place à l'interprétation, à l'imagination, à partir de ce qui a été dit (des intonations, des sujets abordés) de ce qui a été fait (des réactions, de la gestuelle) et de ce qui paraissait (l'habillement, l'odeur, l'apparence en général). Deux éléments sont particulièrement importants à retenir (1) il s'agit du fruit d'un processus dans lequel un ensemble hétérogène d'éléments participent (2) son résultat n'est pas immuable, statique (Manning, 2006). Il est ancré dans la biographie de l'individu entre l'avant et l'après, dans un flux continu (Trevino, 2003). Il peut, comme à la bourse, se maintenir, monter en flèche ou chuter drastiquement. Lors de l'échange, le travail principal devient alors celui de maintien, d'assurer une bonne représentation de soi et, ce faisant, la place de l'autre prend toute son importance. Dans un monde hyperconnecté, hypermoderne, qui plus est, « l'autre » peut passer de l'individu unique à un large public. En effet, les médias sociaux ont remplacé en partie les cafés où les discussions et les interactions ont lieu, ils sont devenus un endroit où les gens vont traîner (boyd, 2014). Conséquemment, dans un pareil environnement, le potentiel d'audience n'a jamais été aussi large et décuple drastiquement la visibilité d'une mise en scène du *self*. (boyd, 2008; Coutant et Stenger, 2010; Marwick et boyd, 2011)

Le *self*, pour Goffman, est un participant important à la notion d'identité : ce que nous sommes est influencé par ce que les autres pensent de nous et de ce que nous pensons de nous-mêmes (Goffman, 1959) . Le *self* est donc imbriqué dans l'action et il est important de souligner que : « The *self* is within the social order, it is first and foremost a social

process ». (Trevino, 2003, p.15) C'est effectivement en fonction des réactions de l'autre, qu'il est possible de s'aiguiller, de réajuster le tir, soit en changeant de sujet parce que la personne semble s'ennuyer, ou au contraire à développer davantage une anecdote qui saisit toute son attention. Une représentation du *self*, s'inscrit donc sous la perspective d'une co-construction (Goffman, 1967). Elle s'élabore et se développe par l'entremise des autres tout en nous restant inconnue, du moins en partie. Étant donné l'incertitude derrière l'interprétation, une triple articulation du *self* s'élabore où la première variation est associée au je (ce que je pense que je projette) la seconde est dans le lien entre le je et l'autre (ce que je veux qu'il pense que je projette) et la dernière est reliée au résultat (ce qu'il pense que je projette). Bref, le *self* relève d'impressions, est influencé par de multiples éléments, est coconstruit et garde un certain degré d'incertitudes. Encore une fois, dans un contexte hyperconnecté l'interprétation peut être, par moment, simplifiée à outrance. Par exemple, le fait d'attribuer ou non la mention « j'aime » à une publication met en place une compréhension dyadique de l'appréciation. De surcroît, cette appréciation facilement reconnaissable à l'aide d'une approche binaire claire est quantifiable. De ce fait, des constructions de plus en plus élaborées du *self* prennent place sur des réseaux sociaux comme Facebook, d'autant plus que ces mises en scène de soi peuvent être effectuées en mobilité, à l'aide d'appareils intelligents (Ghosh et Dekhil, 2007; Papacharissi, 2010).

2.2 Répondre aux critiques à l'aide de l'intelligibilité

Comme il en a déjà été mention, Erving Goffman s'est inspiré des arts de la scène pour baptiser différents de ses concepts. L'individu, assurant une bonne représentation de soi (maintien positif du *self*) devient l'acteur et lorsqu'il joue, ou interagit, se retrouve

conséquemment à l'avant de la scène. Cette avant-scène est située, elle est reconnaissable et se contextualise puisqu'elle est le lieu où se déroule l'interaction, la représentation (Goffman, 1959). L'arrière-scène, pour sa part, n'est pas aussi facilement identifiable, car, comme pour le monde du théâtre, elle se fait à l'abri des regards; elle sert à la préparation qui mène à la représentation (Ibid). En partant de la prémisse que les individus sont opaques et non transparents (qu'il nous est impossible de toujours savoir et comprendre ce que l'autre dit ou fait, mais seulement d'interpréter au meilleur de nos connaissances) il en va de soi qu'il est plus que faisable de cacher ses intentions ou ses réactions. L'avant-scène relève beaucoup plus de l'action, de ce qui est fait et dit par l'acteur, tandis que l'arrière-scène est de l'ordre de l'élaboration, du raisonnement et d'une stratégie inconnue par l'autre. Ainsi, une situation malaisante ou inattendue peut être gérée efficacement à l'aide de réactions contrôlées, d'un certain subterfuge (Ibid).

L'idée de l'avant-scène et de l'arrière-scène entraîne souvent un procès d'intention envers l'acteur ce qui, idéalement, ne devrait pas être le cas (Trevino, 2003). Il est vrai que le simple terme acteur peut paraître de prime abord négatif et reconnaître les variations du jeu de l'individu peut inférer que les participants tentent principalement de manipuler l'autre. Pourtant, Goffman « was interested in how face and identity are associated with action, and how the inferences about them that are triggered by actions can motivate interactional conduct » (Heritage, 1991, p.120) . L'intention dans le contexte Goffmanien serait justement à l'acteur de préserver la face, de bien gérer l'impression qu'il donne pour que ses actions et incidemment lui-même respecte l'ordre d'interaction. En reprenant Garfinkel, les motivations tant recherchées chez l'acteur de Goffman seraient au niveau de l'intelligibilité. Il est vrai que l'idée de bien paraître peut être mal perçue, mais le fait est que pour atteindre

cet objectif, il faut de prime abord adopter un comportement qui correspond à l'ordre d'interaction, l'ordre social. Le but est donc d'agir de façon intelligible afin de ne pas à avoir à s'expliquer, à faire un travail de rattrapage. Ainsi, la notion de l'acteur chez Goffman n'a pas à être perçue négativement. « The need for intelligibility and its failure when concrete cohenrence is not achieved is a very strong, *self* sanctionning motivation ». (Warfield Rawls, 2003b, p.225) Il est vrai que l'acteur joue un rôle, mais cette explication n'implique pas un manque d'authenticité, il agit simplement pour être pertinent, en agissant selon la logique de l'ordre d'interaction, et, conséquemment, pour rester intelligible.

Par exemple, partager sur les réseaux sociaux une photo d'un copieux repas que l'on s'apprête à déguster au restaurant s'inscrit dans un ordre d'interaction établi et connu (boyd, 2008, Coutant et Stenger, 2010). L'acte de publier une telle photo est logique et cohérent et met, incidemment, en place une structure suffisamment reconnaissable pour générer des réactions, commentaires ou mentions « J'aime ». Par contre, le fait de partager une photo de sa banale brosse à dents, par exemple, est pour le moins incohérent avec la dynamique mise en place par la publication de photos. Cette brosse à dents à défaut d'être un outil primordial au quotidien risque de susciter l'incompréhension et n'assure donc pas une rétroaction. Les probabilités que cette deuxième photo soit tout simplement ignorée sont particulièrement fortes puisqu'elle est et reste incompréhensible, impertinente, hors sujet et hors contexte.

À notre humble avis, la complémentarité entre Goffman et Garfinkel se profile rapidement sous cet angle et se développe d'autant plus à l'aide du concept du cadre. Selon Erving Goffman, c'est en reconnaissant le cadre qu'il devient possible de déterminer le champ de

possibilités sur le plan des échanges. « Social interaction is made meaningful because frames help us to make sense of what is going on ». (Trevino, 2003, p.20) Différents degrés d'interprétations sont à la fois possibles puisque différents cadres peuvent s'imbriquer. L'explication la plus simple serait à partir des significations au premier degré, deuxième degré. Pour obtenir ces variations de signification, des éléments similaires sont mis en perspective avec un ensemble de connaissances différentes. Aussi, qui dit possibilités dit contraintes, car le fait de reconnaître et de déterminer ce qui serait considéré comme acceptable selon la situation, demande d'en faire tout autant pour des actions qui, elles, seraient inappropriées. Advenant un non-respect de cette réalité de la part d'un des interactants, l'autre risque fort probablement de le ramener à l'ordre, de l'informer de la non-conformité de son comportement. Ainsi, une bonne représentation de soi découle directement d'abord et avant tout de la reconnaissance, au respect, ensuite, et au maintien du cadre d'interaction (Goffman, 1967). Étant donné que ce travail ne s'effectue pas seul, mais dans une dynamique de co-construction, les limites mises en place par la situation s'inscrivent elles aussi selon cette logique: les règles implicites du cadre sont assurées et maintenues par les deux individus en interaction ce qui, au fil de l'échange, met en place brique par brique l'ordre social.« Were it not for frames, people would not be able to make sense of most of the everyday situations and activities they partake in, and social life would be chaotic (Trevino, 2003, p.40).

À cet égard, la notion de cadre s'avère un pont fort intéressant pour aller vers l'intelligibilité de Garfinkel étant donné que toutes deux sièent leurs assises sur la compréhension et l'interprétation. Le cadre tel que proposé par Goffman dans sa plus simple expression serait une cartographie cognitive applicable sur des situations diverses

(Warfield Rawls, 2003b et 2003c). L'acteur effectuerait principalement un travail de reconnaissance du cadre afin de déterminer quel type d'action il peut effectuer à l'intérieur de ce dernier (Ibid). Même s'il s'agit toujours d'un travail de co-construction, en ce sens qu'une autre personne est primordiale en guise de rétroaction, il reste, qu'à la base, le discours du cadre est orienté vers les situations connues et donc reconnaissables pour l'acteur. Par contre, comment un individu gèrerait-il une situation nouvelle, comme celle d'une déconnexion prolongée si aucun cadre ne correspond à cette réalité? Garfinkel, encore une fois, répondrait à l'aide de l'intelligibilité.

Avec le concept de l'intelligibilité, Harrold Garfinkel raisonne dans le processus précédent celui du cadre où face à une situation, un acteur ne sait pas, à la base, comment agir. Il doit trouver des repères, un champ d'action. Ce champ d'action permet ensuite de délimiter le cadre. Cette dite situation peut par contre n'offrir aucun élément reconnaissable et nécessiter une expérience, un apprentissage qui s'acquiert (Heritage, 1991). Par exemple, participer à une messe : certains gestes sont effectués, à certains moments il faut répéter, dire autre chose, etc. Cela nécessite une période d'adaptation et d'analyse consciente de ce qui est tenu pour acquis. "Thus any conception of social action is incomplete without an analysis of how social actors use shared common-sense knowledge and shared methods of reasoning in the conduit of their joint affairs. » (Warfield Rawls, 2003c, p.50)

Sous cette perspective, chaque détail de la conversation a une indexicalité qui lui est propre en ce sens qu'il est ancré dans le présent et qu'il a des référents qui pourraient être tout autre dans une discussion antérieure ou postérieure (Garfinkel, 1967) . Et il s'agit de ces référents qui, qui plus est, portent beaucoup plus l'interaction que les détails eux-mêmes

(Ibid). Par exemple, le fait qu'une jeune femme raconte à sa mère au téléphone que son enfant a marché aujourd'hui n'a rien de bien significatif si l'on ne sait pas que cedit bambin est né dans l'année en cours et qu'il s'agissait de ses premiers pas. Néanmoins, la mère et la grand-mère du petit sont bien au fait de cette réalité et c'est cette connaissance partagée qui devient le moteur de l'échange.

« Connaître est une activité de part en part sociale, puisque les éléments premiers du raisonnement (concepts et catégories de pensée) et les opérations qui le constituent (reconnaissance, mise en relation, inférence, révision, etc.) contiennent et reflètent nos manières ordinaires (générales – règles de logique non formelle – et particulières – instructions propres à une activité située) de nous relier au monde et de le rendre intelligible. Dans cette définition, la connaissance est une disposition qui n'a aucune existence hors de la réalisation de l'activité à l'occasion de laquelle elle se manifeste » (Ogien, R. 2001, p.17).

Pour Garfinkel, l'interaction est dès lors uniquement possible que si elle est intelligible. Elle doit effectivement respecter l'ordre des choses pour devenir un fait accompli. Ainsi, dans un contexte d'échange face à face, les deux personnes tiennent pour acquis que l'interlocuteur réagira et donnera la réplique en fonction de ce qui a été dit ou fait. Des phrases hors sujets, sans lien logique avec la situation, iraient à l'encontre de l'ordre mis en place, mais plus particulièrement de ce qui était attendu, les rendant incompréhensibles et c'est dans l'incompréhension qu'est le chaos. L'intelligibilité est donc un « Fragile interactional achievement composed of concrete details. » (Warfield Rawls, 2003c, p.224) La proposition de Garfinkel permet aussi de redéfinir les participants puisque ce sont eux qui détiennent les connaissances permettant le bon fonctionnement de l'interaction et de maintenir l'ordre. Il n'est donc pas un idiot culturel dont les actes sont sans nuances, dénué de signification et similaire en tous points à ceux de son voisin. (Ogien, R. 2001)

Conséquemment, l'interaction et son analyse s'inscrit dans de menus détails au quotidien et demande un raisonnement qui s'apparente à un entonnoir inversé : de l'infiniment précis à de larges concepts. Il ne faut pas penser l'interaction, la pratique, dans un sens large, mais bien en se servant d'exemple concret puisque c'est dans ces derniers qu'ils se structurent, qu'ils prennent vie et sens (Garfinkel, 1948) . Les acteurs effectuent un travail constant de reconstruction puisque chaque information est soutenue par un ensemble qui s'est élaboré au fil du temps. John C. Heritage (1991) décrit ce processus comme une rétrospective prospective où l'élément présent est pris et « creusé » en quelque sorte, remis dans un contexte plus grand que la situation elle-même pour apporter les informations nécessaires pour assurer la compréhension. Bref, il est primordial de reconnaître et de comprendre l'interaction et ses éléments constitutifs avant de pouvoir la raisonner. “The specific action is thus made meaningful as a kind of “documentation” of this larger set of definitions, beliefs, goals, or purposes” (Johnson, D. 2008, p.152). L'ensemble de l'interaction sociale repose dès lors sur des fractions de signifiants qui doivent être identifiées, comprises et interprétées afin d'assurer un bon fonctionnement et, incidemment, de maintenir l'ordre social (Garfinkel, 1967).

2.3 L'expérience de déstabilisation

« For Garfinkel, social reality is constituted by shared, local practice; social order requires the ongoing work of its members, who produce its witnessable, recognizable coherence. Unless the participants work together, a situation quickly becomes meaningless, as demonstrated by Garfinkel's breaching experiments ». (Rettie, 2009, p.426)

C'est d'ailleurs ces éléments jugés comme allant de soi qu'Harold Garfinkel a tenté de mettre en lumière à l'aide de ses expériences de déstabilisation. Au cours des années, il a demandé à ses étudiants d'effectuer diverses expériences, mais l'une des plus probantes était simplement de ne pas comprendre ce que l'autre racontait lors d'une discussion (Johnson, 2008). Les étudiants ne devaient pas se baser sur quelque forme de compréhension mutuelle. Par exemple, l'étudiant qui se faisait demander « comment ça va ? » devait faire fi que cette formulation est une forme de politesse courante et au lieu de répondre qu'il allait bien ou mal, questionnait les intentions de l'autre comment ça va physiquement? Psychologiquement ? Moralement ? Comment quoi va ? Et ainsi de suite. L'idée derrière ce genre d'expérience qu'il a popularisé est de ne pas respecter les attentes de l'autre afin de mettre en lumière ce qui était à la base tenu pour acquis dans une situation. (Heritage, 1991) Les expériences de déstabilisation ont donc permis de comprendre que les normes misent elles aussi sur un allant de soi, qu'elles ont des limites perméables et qu'elles n'orientent pas d'elles-mêmes les individus. Dans ces situations:

« La norme perd cette image d'une « force » interne qui « pousse » l'agent à l'action et oriente ses conduites. Elle devient une sorte d'objet extérieur. On peut discuter des normes et des règles, les préciser ou les modifier, les vérifier ou les exploiter. C'est, du moins, ce que l'étudiant finira par comprendre s'il cesse d'être terrorisé. Bref, il saisira que les normes et les valeurs ne sont pas des motifs internes, mais des ressources externes ». (Ogien, R. p.36)

Bref, la force structurante des éléments jugés comme allant de soi, et la reconstruction effectuée par l'autre d'une signification fractionnée sont donc la pierre d'assise de notre

réflexion. L'intelligibilité, telle que proposée par Garfinkel fournit les éléments nécessaires à défendre les failles de concepts goffmaniens qui, eux, permettent de mieux détailler le processus de l'élaboration du *self*. Dans un contexte de déconnexion, le processus de co-construction présenté plus haut peut incidemment rencontrer certaines complications. En principe, lors d'une interaction médiatique comme dans la vie, sans une réponse du destinataire, l'expéditeur n'a pas la possibilité de s'aiguiller à quoi que ce soit (Rettie, 2009). Il s'agit là de ce que Goffman appelle une transgression de l'ordre rituel. Si l'un des deux participants ne répondait plus aux messages envoyés parce que, par exemple, son téléphone intelligent a rendu l'âme, cela serait avant tout perçu comme un désintérêt. Nous pouvons donc déterminer qu'un changement s'effectuerait, par exemple, dans une telle dynamique. Ainsi, la première question que nous pouvons nous poser est si dans une situation d'échanges fréquents entre deux individus par exemple un couple, la mise en place et le maintien du *self* risquent de se complexifier et de venir influencer les actions. « For some young couples this an obligatory ritual that is disregarded only at great risk to the relationship ». (Ling 2008 p.173)

Le fait de ne pas pouvoir rejoindre l'être cher à tout moment pourrait créer une incertitude. Dans une pareille situation, une valeur est donnée à l'échange qui, d'un point de vue pratique, n'est pas du tout là. Mais, les règles implicitement établies par la communication par messagerie ne pouvant être respectées, la «figuration» s'est incidemment vue modifiée. L'absence de ces échanges médiatisés influencerait la préservation de la face, l'ordre social et, ultimement, le couple (Ling, 2008; Rettie, 2009). Si les actions ne sont pas les mêmes, l'ordre social ne sera donc pas le même et dans ce cas-ci, l'amour oriente l'ordre établi. Selon les concepts de Goffman, une personne ne pouvant pas respecter l'ordre du rituel

risque de se faire reprendre la première fois par l'autre acteur afin de rétablir l'ordre. Puis, après répétition, des conséquences découleraient de cette non- participation au décorum (Goffman, 1967).

2.4 Problématique

Plus largement au quotidien, le phénomène de connectivité en mobilité peut procurer un sentiment d'inclusion, de bien-être et même de réconfort (Jin et Park, 2010; Chan, 2013). Sans cette connexion, qu'advient-il du bien-être, du réconfort et de l'inclusion d'autant plus que : « As family and friends are scattered geographically by mobility and change, ready access by telephone is made to compensate for the loss of shared environs even while facilitating the dispersions » (Wurtzel et Turner, 1976, p.247) Encore une fois, Wurtzel et Turner nous dressent un portrait du téléphone filaire fortement similaire à celui du téléphone d'aujourd'hui. L'accès au téléphone, qui plus est, est d'autant plus exacerbé à l'heure actuelle. Permettrait-il donc de compenser davantage d'éléments et de faciliter encore plus la dispersion qu'à l'époque? De nos jours, l'individu déconnecté, éloigné de sa famille expérimenterait potentiellement la solitude pour la première fois. Les nouvelles technologies facilitant les échanges permettent de s'inscrire dans une dynamique interactionnelle suffisante pour maintenir le *self*, mais sans ces dernières, cette situation a le potentiel d'affecter non seulement le *self*, mais la conception des distances et du temps du participant. « The perception of a medium as synchronous reflects socially shaped expectations that the interactants will maintain continuous focused attention and will engage in coordinated interaction for a sustained period ». (Ruttie, 2009, p.427) En outre, communication et communauté ont la même étymologie et le fait de bloquer l'accès à l'un viendrait miner l'autre (Cherry, 1976). Effectivement, l'un des critères pour maximiser des

liens forts est la fréquence des relations où plus les contacts sont fréquents plus le lien avec la personne serait propice à être fort. (Johnson, 2008) Dans une situation d'absence prolongée, un vide pourrait-il éventuellement se créer ? Dans une expérience de déstabilisation, de déconnexion, ces inquiétudes pourraient possiblement s'avérer justes. D'ailleurs, Wurtzel et Turner soulignaient les répercussions qu'une déconnexion au téléphone filaire faisait en sorte que: « to abruptly suspend these supports must be to some extent as threatening to the reliability of one's interpersonal linkages as waking one morning to find vacant lots where neighbours' houses had stood the night before » (Wurtzel et Turner, p.257).

Aussi, la régularité des contacts est particulièrement facilitée par l'instantanéité possible des messages envoyés par l'entremise de réseaux tels Facebook ou les SMS via téléphone intelligent. Face à l'imminence d'une expérience de déstabilisation, un individu pourrait en venir à la conclusion que le simple fait d'arrêter leur utilisation mettrait potentiellement à risque les liens avec ses proches. Dans une pareille situation, l'action d'avertir les proches mettrait en prospective le cadre dans lequel se situeront les interactions subséquentes et les normes balisant leur dynamique d'interactions habituelles. Dès lors, pour un participant s'apprêtant à se déconnecter pendant quelques jours, une préparation en amont pourrait être jugée nécessaire afin de prévenir toute situation potentiellement difficile. Les préparatifs effectués en fonction d'a priori ouvrent incidemment la porte sur ce que l'individu considère comme balisant son champ d'action; comme le dit le vieil adage, mieux vaut prévenir que guérir. Ainsi, il est intéressant de prendre en compte ce que les participants craindraient justement d'avoir à guérir.

Un autre de ces éléments pourrait être ce qui a trait à l'accès à l'information. En effet, il s'agit d'un élément particulièrement important dans les pratiques quotidiennes puisque cela devient en quelque sorte une banque à sujets de discussion. Conséquemment, le fait d'être au courant peut devenir un facteur déterminant dans l'élaboration du *self*, non seulement pour faciliter des échanges, mais aussi entretenir d'une certaine manière un sentiment d'inclusion (Marwick et boyd, 2011; Papacharissi, 2010). À l'heure actuelle, un réseau comme Facebook est une mine à ragots à potins et permet d'être au courant pratiquement en direct des réussites et déboires d'un cercle élargi d'individus. Ainsi, dans un processus de représentation de soi et d'affirmation d'une identité en fonction de l'appartenance à un groupe, une famille, un pays, il devient primordial d'être à l'affût de la réalité de ces environnements d'inclusions pour continuer à, justement, se sentir inclus. Cette réalité est d'autant plus vraie dans un contexte d'accessibilité en mobilité permettant de ne jamais perdre le fil.

Enfin, on présente souvent le téléphone intelligent et les réseaux sociaux comme des éléments essentiels où la vie serait beaucoup plus compliquée sans leur accès. (Misra, 2014) Selon une récente étude de Pew, une personne sur deux affirmerait d'ailleurs qu'elle ne pourrait vivre sans. Le rapport avance même que les jeunes adultes (18 à 29 ans) « have deeply embedded mobile devices into the daily contours of their lives ». (Ibid) Dès lors, avec un taux d'adoption aussi élevé et des pratiques comme celles d'évitement, nous souhaitons nous pencher plus spécifiquement sur les usages quotidiens des 18-29 ans.

En 2010, 200 étudiants en journalisme de l'Université du Maryland se sont complètement déconnectés sur une période de 24h. Sur une telle durée, les participants pouvaient

difficilement se débarrasser de leurs a priori. Cette initiative de l'*International Center for Media & the Public Agenda* (ICMPA), qui plus est, n'était pas des plus optimales alors qu'on demandait aux participants non seulement de cesser toute activité numérique (appels et messageries sur téléphone intelligent, réseaux sociaux, courriels), mais aussi de se couper de tout contact avec un média quel qu'il soit (journaux, musique, télévision). Dans cette situation, l'absence du portable se perd dans une mer de pratiques et de situations dont on peut difficilement déterminer les limites. Bref, l'étendue temporelle pour le moins restreinte de 24 heures jumelée à la généralisation des restrictions limitent considérablement le regard critique et analytique qui nous semble nécessaire afin de saisir la place des médias et des technologies au quotidien.

De plus, les participants avaient à rédiger un récit autobiographique à propos de leur expérience. Sous cette perspective narratologique, force est de constater la possibilité d'embellissement, pour ne pas dire d'exagération. Ce risque nous paraît d'autant plus grand alors que ces dits étudiants vivaient cette déconnexion dans le cadre d'un cours en journalisme. Sur une plus longue durée, les angoisses et les incertitudes pourraient potentiellement s'estomper et l'idée de priver le participant de toute activité médiatique ne mérite peut-être pas de considérations. Au contraire, laisser l'opportunité de compenser, voire même de tricher, ouvrirait un champ de possibilités méritant d'être pris en compte. Sinon, des journalistes se sont prêtés au jeu, des émissions télévisuelles ont lancé le défi à des adolescents, et leurs expériences, bien qu'amusantes et intéressantes ne faisaient que relater un processus. Ce faisant, ils ont la plupart du temps abordé des généralités reliées au téléphone intelligent soit l'absence d'échanges et d'un handicap quotidien sans pour autant analyser et réfléchir sur la situation.

À notre humble avis, l'idée d'une telle expérience comme prémisse de recherche est d'autant plus pertinente puisqu'il existe depuis près d'une décennie une expérience semblable à la déstabilisation comme nous l'avons abordée, dans le cadre du séminaire « Médias et technologies nouvelles ». Pendant dix jours l'exercice « Ntc Zéro » a pour consigne de cesser toute forme de communication en mobilité (appels ou messageries instantanées) en plus de se couper des réseaux sociaux. Lors de l'expérience, le téléphone intelligent se transforme en ligne fixe, les participants ne peuvent qu'effectuer des appels comme si leur appareil était physiquement connecté à des endroits précis; à la maison ou au travail, par exemple. Ainsi, à partir d'entretiens avec les étudiants venant de vivre l'expérience Ntc Zéro, nous souhaitons mettre en lumière les répercussions d'une déconnexion prolongée sur la mise en scène de soi dans la vie quotidienne. En ce sens, qu'arriverait-il sur le plan de la représentation de soi alors que les attentes quotidiennes fondées sur l'instantanéité, l'accessibilité et l'hyper-efficacité ne pourraient pas être respectées? Au niveau de l'intelligibilité, qui plus est, peut-on encore agir, interagir et fonctionner dans un monde hyperconnecté, ou une déconnexion prolongée altérerait-elle aussi la façon dont nous percevons et donnons un sens à notre environnement

3. Méthodologie

Erving Goffman et Harold Garfinkel, sont deux sociologues bien connus, qui se sont mutuellement lus et respectés. Garfinkel se servait même de certaines métaphores comme Goffman à ses débuts, en parlant de rituel et même en employant le terme acteur (Trevino, 2003). Goffman, pour sa part donnait comme lectures à ses étudiants des travaux de Garfinkel dans ses classes à Berkeley. Les deux se sont différenciés au fil du temps, mais ont toujours partagé un vif intérêt pour les activités banales du quotidien comme un élément significatif, indicatif sur le plan sociétal. Il est d'autant plus possible de trouver des similitudes lorsqu'il est question de leur plume pour le moins authentique et singulière, les rendant parmi les chercheurs les plus critiqués et possiblement les moins bien compris. Les deux adoptent effectivement un style littéraire cryptique par moments, où des éléments sont véhiculés pratiquement de façon inductive dans leurs recherches.

Les plus grandes différences se dessinent sur le plan méthodologique, même si une certaine dose de mystère plane toutefois sur ce duo. D'une part, Garfinkel accepte et attend l'inconnu, nous incitant à ne pas spécifiquement chercher quelque chose, il encourage de ne pas venir contaminer la collecte et l'analyse avec des hypothèses ou des a priori (Heritage, 1991; Ogien, R. 2001). La découverte dans une telle approche s'esquisse d'elle même puisque les motifs, les comportements deviennent reconnaissables et identifiables à l'aide de l'analyse et de l'observation. Du côté de Goffman, le mystère s'épaissit par moment avec ses collectes de données nébuleuses et ses exemples de conversations parfois écrites sur mesure où l'intention était de véhiculer, mettre en scène, mettre en exemple ses théories. (Trevino, 2003) Contrairement à Goffman, Harold Garfinkel a une approche beaucoup plus

systematique en termes de collecte de données. Dans le cadre d'une recherche universitaire comme la nôtre, l'intérêt d'une approche ethnométhodologique gagne d'autant plus en sens alors que les retranscriptions s'avéraient un des éléments préconisés par Harrold Garfinkel.

À vrai dire, en adoptant un discours orienté vers les individus et leur façon de comprendre et d'agir à l'intérieur de leur environnement nous rejoignons, d'un point de vue épistémologique, la pensée constructiviste. En ce sens : « l'approche constructiviste de l'apprentissage met l'accent sur l'activité du sujet pour appréhender les phénomènes » (Lasnier, 2000, p.9). Ainsi, avec un cadre théorique alliant Erving Goffman et Harrold Garfinkel en plus d'avoir une compréhension constructiviste des usages entourant les nouvelles technologies, cela va pratiquement de soi que nous nous sommes tournés vers une approche qualitative dans le cadre de notre recherche. Ce genre de données semble d'autant plus pertinent alors que nous avons opté pour des entretiens semi-dirigés. L'entretien permet en premier lieu de donner une voix aux participants (Rubin et Rubin, 2005). Une telle option donne l'opportunité aux individus de nous raconter eux-mêmes leur histoire, comment ils ont vécu cette déconnexion prolongée (Given, 2008). Sous cette perspective, l'importance qui sera accordée aux retranscriptions coïncide bien avec l'approche ethnométhodologique où l'action elle-même est une source d'information à traiter comme un document (Garfinkel, 1967; Heritage, 1991). Il est à noter que, malgré l'unicité des anecdotes et des individus, ces dernières peuvent néanmoins être le reflet d'un plus large groupe d'individus (Rubin et Rubin, 2005).

Par ailleurs, nous avons trouvé l'entretien semi-dirigé d'autant plus intéressante qu'elle donne une certaine liberté tant au chercheur qu'à l'interviewé en ce sens qu'un cadre rigide

n'oriente pas la discussion (Given, 2008). Cela nous semble d'autant plus d'offices étant donné que notre problématique n'est pas orientée autour d'une hypothèse à laquelle il est possible de répondre de façon catégorique; l'approche sera forcément inductive. C'est pourquoi nous souhaitons aborder l'expérience de déconnexion auprès des participants avec la plus grande ouverture possible. Le fait d'être en face à face pendant pratiquement une heure peut faciliter les confessions, les anecdotes un peu plus personnelles et, idéalement, il ne faudrait pas forcer la main des participants (Rubin et Rubin, 2005).

La plus grande erreur que nous pourrions faire serait effectivement de chercher des éléments précis qui ne seraient pas nécessairement présents dans le discours d'individus. Nous devons reconnaître qu'un cadre théorique oriente notre compréhension, mais il a été mis en place pour avoir un effet grossissant, comme le ferait une loupe, sur les propos recueillis des interviewés. Nous souhaitons plutôt mettre l'emphase sur des anecdotes, des événements qui se seront déroulés et comment les participants ont par la suite géré ces situations. Donc, il est vrai que des théories se mettent en place dans notre réflexion, mais ces dernières s'installent dans un deuxième temps pour comprendre des situations. Sur ce, le plus important serait de laisser la place aux participants, de leur permettre de raconter comment ils ont vécu l'expérience et d'approfondir à partir de ce qui a été dit. Sous cet angle, nous pouvons avancer que cette recherche mérite entièrement d'être effectuée à l'aide d'entrevues semi-dirigées. Ces dernières nous donnent suffisamment de marge de manoeuvre pour permettre la compréhension d'un modèle latent des changements identitaires en l'absence du téléphone intelligent. Ainsi, l'objectif principal derrière ces entrevues serait de collecter, identifier et rassembler des situations positives ou négatives vécues par les participants. Partir avec un modèle préétabli non seulement dans le cadre des

entrevues, mais lors de l'analyse nous semble risqué puisque nous ne souhaitons pas contaminer nos résultats. À vrai dire, même l'élément le plus hors du commun ne mérite pas d'être mis à l'écart sous peine de ne pas être identifiable selon une grille (Given, 2008). Au contraire, il ouvre la porte à des pratiques, une réalité parfois plus intéressante que d'autres, facilement identifiables (Caron et Caronia, 2015).

Par ailleurs, puisque nous ne comptons pas nous lancer dans l'improvisation la plus totale lors de nos entretiens, nous avons tout de même établi trois questions phares abordant des sujets spécifiques : l'expérience personnelle, les réactions des proches et les activités compensatoires. La première catégorie ratisse large et l'objectif est de ramener la personne dans le contexte du Ntc Zéro. Nous commencerons par demander au participant de dresser un bref portrait de ses habitudes usuelles pour ensuite tenter de le ou la resituer à la première journée de l'expérience à l'aide de la deuxième question. L'objectif est d'aider le participant à nous emmener chronologiquement avec lui dans tout au long de l'expérience et d'avoir une meilleure idée de leur ressenti (Given, 2008). Cette partie sert à la fois à préparer et rafraîchir la mémoire en plus d'ajouter au bassin d'événements, de phénomènes qui auraient pu survenir. La deuxième partie met l'emphase sur les interactions et s'interroge sur le positionnement de l'entourage face à l'expérience. Leurs réponses donneront de bons indicateurs, nous l'espérons, sur le fonctionnement de leurs rituels d'interactions. La dernière catégorie repose beaucoup sur le changement des habitudes d'un point de vue pratique. Sur l'étendue d'une journée, un vide s'est potentiellement creusé sans les nouvelles technologies et les réseaux sociaux et il nous semblerait intéressant d'avoir un peu plus de détails sur ces activités compensatoires, ces nouvelles pratiques ou simplement ces habitudes déjà présentes mais d'une intensité différente.

Comme nous l'avons mentionné, l'exercice lui-même a déjà été mis en place depuis un peu plus d'une décennie dans le cadre du séminaire de maîtrise « Médias et Technologies Nouvelles » à l'Université de Montréal. En tout début de session, les étudiants inscrits dans le cours de monsieur André H. Caron ont effectivement comme instruction de se lancer dans un exercice de déconnexion prolongée afin de les sensibiliser et d'alimenter un discours sur les nouvelles technologies de communications. Toutefois, le Ntc Zéro, bien qu'il suscite son lot d'anecdotes et de réactions, n'a jamais été analysé un peu plus en profondeur. Il n'a jamais, non plus, été abordé et regardé sous la loupe d'une déstabilisation telle qu'entendue par Harrold Garfinkel. Ce faisant, avec l'accord d'André H. Caron, nous avons pu entrer en contact avec les participants, en classe, pendant la pause. Plus concrètement, parmi les quinze étudiants ayant fait l'expérience, neuf d'entre eux ont accepté d'être interviewés. De ces neuf personnes, un seul n'était pas à Montréal dans le cadre d'un échange international, ce qui reflète assez proportionnellement l'ensemble de la classe.

Quelques clarifications à propos du Ntc Zéro

Avant d'aller plus loin, nous tenons à clarifier quelques éléments à propos de l'expérience Ntc Zéro puisque nous sommes conscients qu'une zone pour le moins imprécise peut rapidement se dessiner lorsqu'il est question des limites, des règles. Nous parlons par expérience, autant l'individu lambda que les membres d'un comité éthique universitaire peuvent avoir craintes et interrogations devant un pareil exercice. Pour reprendre l'explication d'un des participants : « c'était comme vivre dans les années 90, quand on était jeune ». À nos yeux, ces quelques mots résument bien à la fois les limites de l'expérience, mais aussi comment elles ont été vécues. Tout d'abord, à cette époque, les

réseaux sociaux tels que nous les connaissons n'existaient pas et BlackBerry n'avait pas encore présenté le premier téléphone intelligent au grand public. Internet, pour sa part, était sensiblement dans ses débuts à grande échelle. Il était possible d'y accéder pour effectuer des recherches, par exemple, mais les possibilités d'échanger étaient beaucoup plus restreintes qu'à l'ère du web 2.0. Le principal moyen de communiquer était donc le téléphone filaire. L'enfant, des années 90, n'avait que la ligne fixe de la maison pour contacter ses proches et c'est d'ailleurs ce qu'ont (re)vécu les participants. À vrai dire, la première règle du Ntc Zéro serait qu'il est interdit de se servir de son téléphone sans fil à l'extérieur, en déplacement. Le téléphone intelligent n'est pas complètement prohibé puisqu'un nombre important d'étudiants n'a aujourd'hui qu'un seul téléphone, toujours à leur disposition, délaissant incidemment la ligne filaire. Ainsi, dans le cadre de l'exercice, plusieurs ont choisi un endroit bien spécifique pour prendre un appel dans leur cuisine, par exemple, comme s'il s'agissait de leur bureau. Dès lors, tous les échanges se sont concentrés en un même lieu dans l'objectif de faire oublier la mobilité autrement possible du téléphone intelligent.

Deuxièmement, les échanges eux-mêmes ont dus être repensés puisque toute forme de messagerie instantanée via réseaux sociaux, SmS ou autres applications était interdite. Plusieurs participants ont donc eu à (re)mettre en perspective ce qu'ils pouvaient considérer comme un processus efficace à l'origine. Ils ont eu à se réorganiser et à trouver des moyens différents pour fonctionner 'normalement' dans leur vie de tous les jours. Comme mentionné, ces divers moyens de communication se sont simplifiés à l'extrême, laissant de côté applications, réseaux sociaux et messages textes pour se concentrer uniquement à l'oral. Kéven (N.b. Ce nom est fictif, comme pour le reste des participants qui seront

mentionnés plus bas) le seul québécois parmi les participants, pouvait assez facilement se servir de son téléphone pour communiquer avec ses proches. D'autres, par contre, n'avaient pas nécessairement cette chance. Effectivement, plusieurs étaient des étudiants étrangers et ont dû faire des compromis.

L'idée du Ntc Zéro n'est pas d'empêcher complètement les échanges ou de demander aux participants de déboursier de l'argent pour fonctionner. Nous savons pertinemment qu'appeler dans un pays étranger peut entraîner des coûts indésirables. C'est pourquoi certains compromis ont été possibles. Par exemple, des participants se sont servis de l'application Skype, mais sans image, pour simuler un appel téléphonique. Dès lors, ce genre d'utilisation n'entre pas dans ce que nous pourrions définir comme de la triche, car l'interaction restait uniquement basée sur la voix. Le recours à la vidéoconférence, par contre, aurait été une utilisation allant à l'encontre de l'expérience. Nous tenons à souligner que l'intensité de la participation et de l'implication relevait entièrement de l'étudiant(e). Certaines responsabilités reliées au travail faisaient en sorte qu'un participant était dans l'obligation d'à tout le moins filtrer ses appels entrants et ses courriels tandis que d'autres ont plutôt décidé de fermer complètement leur appareil et de le laisser à la maison. Comment les participants ont abordé l'expérience relève donc premièrement de leur discrétion et, au contraire, ces différences mettent en lumière la multiplicité des usages et des contextes d'échange possibles que nous avons tenté d'approfondir au long de ces pages. Par ailleurs, trois principaux contextes d'interactions se sont profilés en entrevues selon la relation entre le participant et son interlocuteur soit : la famille, le couple et les amis. Un peu à la manière dont les micro événements sont le reflet sociétal autant pour Garfinkel que Goffman, les interactions tous contextes confondus, se mêlent et s'entrecroisent; nous les

avons donc rassemblés dans un travail de patchwork sous deux grands thèmes qui feront un rappel à notre cadre théorique : l'identité et l'intelligibilité.

4. Analyse des données

4.1 L'identité

4.1.1 La mise en scène du self par l'entremise de pratiques médiatiques

Les nouvelles technologies de communications n'ont pas seulement permis à de nouvelles pratiques de se développer. Elles ont aussi donné l'opportunité d'allier recherche et programmation et d'élaborer des applications pour téléphone intelligent pavant la voie vers de nouvelles méthodes de recherche. Dernièrement, une étude en psychologie s'est effectuée à partir d'une application pour quantifier le temps-écran réel vs le temps-écran estimé par les participants (Andrews, Ellis, Shaw et Piwek, 2015). Sur une période de deux semaines, Andrews et ses collègues ont suivi 23 individus entre 18 et 35 ans. Ils leur ont demandé tout d'abord d'installer une application sur leur appareil qui enregistrerait la durée et le nombre d'utilisations au cours de la journée. Sur cette même période, ces personnes devaient aussi tenir à jour un journal afin d'estimer leur temps d'utilisation sur une base quotidienne.

À première vue, il est vrai qu'il est difficile d'avoir une estimation juste et précise du temps passé sur un appareil comme le téléphone intelligent. D'autant plus que, souvent, l'usage se fait presque sans s'en rendre compte. Sans penser, on prend notre téléphone, ne serait-ce que pour quelques secondes. Ce faisant, avec une telle approche, Andrews et ses collaborateurs ont mis en place une application qui entrait l'information de chaque utilisation « réelle » selon leurs durées. Il est à noter que : « Estimates concerning the number of times an individual used their phone across a typical day did not correlate with

actual smartphone use » (Andrews et al. 2015, p.1) Ce faisant, non seulement l'approche non-obtrusive de l'application pour quantifier les usages nous semble digne de mention, mais les résultats sont tout aussi, sinon plus, intéressants. En moyenne, dans ce groupe d'individu de 18-35 ans, les participants se servaient de leur téléphone (ouvraient leur portable pour y accéder, puis le refermait) environ 84 fois par jour (Ibid.). De ces 84 fois, la durée d'un peu plus de la moitié des utilisations (55%) était inférieure à trente secondes (Ibid.). De plus, au fil de la journée, ces utilisations une fois mises bout à bout gagnent considérablement en proportion et atteignent un total de 5 heures (Ibid.). Avant toute chose, il nous semble primordial de relativiser ce résultat sous l'angle du multitâche puisqu'une personne n'est pas nécessairement rivée à son écran de téléphone sans faire face aux aléas du quotidien. Il est effectivement important de souligner qu'un nombre aussi élevé est possible en grande partie parce qu'il est possible d'effectuer plusieurs choses à la fois tout en restant sur son téléphone. Le téléphone n'avait pas le monopole de ses usagers, certes, reste que cinq heures d'utilisation, partagées ou non, est une tranche considérable de la journée. Il est vrai que le téléphone intelligent est à l'heure actuelle un véritable couteau suisse, mais combien de ces 84 utilisations ont réellement permis de s'acquitter d'une tâche précise ? D'un point de vue pragmatique, on pourrait avancer que les pratiques entourant le téléphone intelligent ne seraient pas toujours d'une grande utilité. Par contre, il est à noter que ce qui rendu possible grâce à ces usages dépasse largement les corvées de tous les jours comme payer ses comptes ou appeler son employeur. Il est possible d'avancer qu'une valeur symbolique s'ajoute à la portée du téléphone intelligent et lui permet, ce faisant, de s'inscrire dans un discours identitaire.

En effet, comme le soulignait Garfinkel, les pratiques constitutives peuvent être abordées comme l'accomplissement d'une organisation quotidienne (Warfield Rawls, 2013). Par exemple, sous cette perspective, un échange médiatisé, comme une discussion SMS, est une mise en pratique d'une structure dépassant l'échange lui-même. Ici, l'effet structurant d'une telle communication peut se voir, entre autres, alors que les individus qui s'échangent des textos s'écrivent parfois avec des abréviations, des 'émoticons' et respectent un certain délai de réponse (Baron, 2008; Caron et Caronia, 2005; Katz, 2008). Le fait d'opter pour les messages textes plutôt que l'appel démontre aussi une façon de faire mise de l'avant qui est respectée par les participants. De ce fait, une communication médiatisée maintenue affirme et renforce la crédibilité et l'utilité d'une telle pratique et, incidemment, d'une structure, d'un ordre social spécifique (Goggin, 2006). De plus, en se lançant dans cette logique d'interaction, ses participants confirment non seulement l'efficacité du moyen, mais ils confirment aussi leur propre capacité à fonctionner convenablement dans de telles circonstances (Ling, 2004a). Un individu doit effectivement inscrire ses actions de manière à ce qu'elles coïncident avec ce qui est attendu; ou, en d'autres mots, à ce que ses actions soient intelligibles dans la structure dans laquelle elles se déploient (Garfinkel, 1967). Bref, à travers les pratiques, se profile une organisation du quotidien qui a pour effet d'orienter nos actions et l'interprétation que nous aurons de celles des autres.

Dès lors, toute action s'articule en fonction de l'ordre des choses, de ce qui est attendu et l'objectif de tout individu est que ses faits et gestes soient identifiables et traduisibles dans un contexte donné (Garfinkel, 1948). Le cas contraire aurait des répercussions négatives, car il n'y a pas de distinction entre une action et la personne qui l'accomplit. Conséquemment, une conduite inappropriée, qui n'a pas de sens dans un contexte précis,

vient se coller à son auteur et pourrait lui donner une mauvaise image ce qui fait écho à la notion de *self* d'Erving Goffman (1967). Ainsi, les usages au quotidien des nouvelles technologies ont non seulement un effet structurant, mais sont intrinsèquement liés à l'élaboration et au maintien de la face, du *self*, de l'identité (Garcia Montes, 2006; Ghosh et Dekhil, 2007).

Comme Goffman l'a démontré, l'individu, au fil de sa journée entretiendrait plusieurs facettes de sa personne, plusieurs *selfs*, par l'entremise d'interactions en face à face. Toutefois, à l'ère de l'hypermodernité, les nouvelles technologies de communication comme le téléphone intelligent et les réseaux sociaux se sont immiscées dans nos interactions à un point tel qu'elles pourraient elles aussi venir influencer notre travail identitaire. Pour Goffman, le *self* a trois niveaux d'interprétation puisqu'il s'articule d'abord et avant tout de façon interne et personnelle. Dans un deuxième temps, ce *self* idéalisé est par la suite présenté, extériorisé, sous les yeux de tous. Dernièrement, devant cette (re)présentation, les 'spectateurs' ont à assimiler ce qu'ils ont vu et compris pour en faire une interprétation. Bref, à travers nos différentes actions, il est possible de mettre en place une certaine stratégie afin d'aligner le plus justement possible ces trois axes de signification du *self* et c'est ce qu'Erving Goffman qualifie de mise en scène. De plus, il soutient que « Things go well or badly because of what is perceived about the social identities of those present » (1969, p. 105) La mise en scène du *self* est donc possible par l'entremise d'actions ou d'échanges médiatisés, mais lorsqu'elle n'est pas comprise ou ne fonctionne pas tel que prévu, l'individu entre dans une activité de rattrapage pour éviter des répercussions négatives. Cette dite mise en scène prend alors une tournure différente puisqu'elle sert à réorienter positivement et maintenir la réputation. Il s'agit d'une façon de rectifier le tir, de

réajuster pour assurer un bon déroulement subséquent. Ainsi, en plus de mettre en scène le *self*, d'autres stratégies seraient possibles pour réparer une situation. L'exemple le plus simple est le fait de s'excuser, de demander pardon. Dire « je m'excuse » sous-entend la reconnaissance d'un comportement répréhensible et promets implicitement qu'il s'agira de son unique occurrence. Les mots « Je m'excuse » deviennent ici une façon codifiée et reconnue de réparer la situation et incidemment le *self*. Cet exemple est aujourd'hui millénaire, mais les interactions médiatisées ont elles aussi permises l'élaboration et la compréhension de codes ou de pratiques similaires. Cela peut paraître une évidence, mais la réorientation vers le numérique entraîne d'une certaine manière une re-codification non seulement au sein des interactions, mais aussi de pratiques quotidiennes comme celle d'aller au lit.

Effectivement, au fil de nos entrevues, il nous semble intéressant d'aborder, en premier lieu, le fait que l'ensemble des participants nous racontait qu'ils n'éteignaient jamais leur appareil. En le gardant toujours allumé, il est toujours utilisable ; au fil des vingt-quatre heures, aucune minute n'est protégée ou dédiée à la non-utilisation. Une question nous revenait constamment : pourquoi ne pas fermer son téléphone, même pendant la nuit? Pour ne pas manquer quoi ce soit, nous répondaient candidement les interviewés. Leur sommeil ne semble pas se profiler comme une coupure à ce monde, mais devient plutôt lui aussi perméable aux distractions, alertes et notifications. Plusieurs participants affirment même dormir avec leur téléphone sous l'oreiller. Nous n'entrerons pas dans les répercussions possibles d'une longue exposition aux ondes, mais le fait de dormir avec son téléphone laisse présager l'importance d'éléments dépassant l'objet lui-même. Une des participantes, Aline, nouvellement fiancée et dans la vingtaine a toute sa famille et ses proches en Afrique

du Nord. Elle nous racontait que dans sa vie de tous les jours, il est absolument impossible de quitter son domicile sans son appareil. Son téléphone est trop important explique-t-elle. Important, certes, mais pour le garder aussi près même la nuit, le téléphone n'est peut-être qu'une partie de l'équation.

Les balises de temps de réponse, par exemple, derrière la messagerie instantanée offrent une première piste à la compréhension. En effet, différentes études ont relaté des problèmes reliés aux troubles du sommeil chez un bon nombre de jeunes adolescent(e)s. La principale cause d'un tel phénomène étant associée à une communication incessante, à toute heure, au sein de divers groupes d'ami(e)s. Ce qui est d'autant plus probant est qu'il s'agit d'une réalité répandue à la fois au Japon (Munezawa, Kaneita, Osaki, Kanda et Minowa, 2011) en Europe (Sanchez- Martinez et Otero, 2009), qu'en Amérique du Nord (Calamaro, Mason et Ratcliffe, 2009). Sous cet angle, d'autres pratiques pourraient elles aussi être universelles. Pour revenir aux interactions médiatisées durant la nuit, le fait d'avoir le téléphone en extrême proximité permet d'être alerté lors d'une tentative d'échange et donne l'opportunité de répondre dans des délais particulièrement rapides. Dans le groupe de participants que nous avons interrogés, Aline, justement, nous confiait de ne jamais mettre son téléphone en mode silencieux. En entretien, elle nous expliquait la grande importance qu'elle accordait au fait d'être une personne joignable et accessible, présente pour ses proches. À ses yeux, le fait d'avoir quitté son pays d'origine l'oblige à adopter un tel comportement pour montrer qu'elle est toujours présente malgré les distances. Autour du téléphone intelligent, une mise en pratique de telles qualités rend l'option du mode silencieux futile, d'autant plus lorsque les échanges se déroulent dans différents fuseaux horaires. Ainsi, de cet exemple, il est

possible d'établir un lien entre ce qu'elle est, ce qu'elle veut être pour ses proches et ce qu'elle fait avec son portable.

Aline

« C'est très important euh pour moi de rester en contact, d'être là pour ma famille. J'suis quelqu'un de très euh très disponible. Euh et voilà, j'utilise énormément, j'utilise tout le temps, j'suis tout le temps dessus.

Intervieweur

Ok, et quand tu te lèves le matin, à partir de quel moment t'es dessus?

Aline

Euh (rire) dès que je me réveille. Dès que j'ouvre un œil ouais, il faut tout que je regarde mes notifications, les appels que j'ai eu, les messages, les notifications Facebook.

Intervieweur

Et est-ce que tu fermes ton téléphone?

Aline

Non, il est toujours allumé, toujours toujours à côté de moi. Il est presque toujours sur sonnerie, comme ça je rate rien du tout et euh non il est toujours à côté de moi, je le laisse jamais

Intervieweur.

Est-ce que ça t'arrive de te faire réveiller par des trucs?

Aline

Ouais, mais euh la je mets sur vibreur avec le décalage horaire, je reçois des trucs à 3, 4 heures, j'essaie quand même de le mettre en mode vibration, mais c'est rare, c'est rare... »

Ce qui ressort d'autant plus est qu'une telle pratique n'est pas sporadique ou spontanée, mais constante. Pour l'utilisatrice, il s'agit d'une façon de vivre et d'être. Aline mange, vit et dort selon des paramètres régis par les limites qu'elle s'est elle-même établies pour montrer aux autres qu'elle est toujours disponible. Elle a mis en place un cadre d'interaction par l'entremise de réponses immédiates durant la nuit de façon répétée. Par succession, des règles non écrites et non dites d'interactions se sont alors construites et ce, tout cela dans le

but de mettre en avant certaines de ses qualités. Ce cas que l'on pourrait qualifier à première vue d'extrême exemplifie pourtant à merveille la force structurante de pratiques et la place qu'elles occupent dans la mise en scène de soi.

Dans un tel contexte, dur de cerner le début ou la fin d'une mise en scène de soi, mais il est hors de tout doute que mise en scène il y a. À vrai dire, ces dites pratiques s'inscrivent dans une série d'événements et relèvent d'une certaine façon de la biographie de l'individu (Garfinkel, 1967). C'est d'ailleurs sous cette perspective que la complémentarité Garfinkel et Goffman nous permet de mieux expliquer la situation. À vrai dire, la notion de temporalité est absente dans l'approche Goffmanienne. Ces propos sont d'autant plus vrais que Goffman lui-même reconnaissait cette lacune (Trevino, 2003). Ainsi, le fait de resituer historiquement les actions permet de mieux nuancer la notion de mise en scène du *self* (Warfield Rawls, 2003b). De ce fait, Aline n'a pas répondu qu'une seule fois à un message durant la nuit, elle répond TOUJOURS à ses messages durant la nuit. Non seulement y a-t-il une dimension d'historicité derrière ce cadre d'interaction, mais il est aussi important de souligner l'implication d'éléments qui ne font pas directement partie de l'échange puisqu'avant toute chose, il faut se mettre dans les bonnes conditions. Ainsi, la place occupée par sa décision de ne jamais se mettre en mode silencieux est pour le moins primordiale. Il lui devient nécessaire de se mettre en bonne disposition avant même de maintenir son *self* lors d'interactions. Sous cette perspective, l'interaction devient réellement le produit, le fruit d'actions qui la précèdent puisque le fait de laisser son portable dans une autre pièce, l'éteindre ou même de le mettre en mode silencieux mettrait en péril des communications nocturnes.

Cette dynamique s'inscrit dans un cycle où plus on l'appelle, plus elle répond, peu importe, l'heure, plus cela devient difficile d'agir autrement lorsque la situation se reproduit. Ce genre d'action a possiblement débuté avec les meilleures intentions, mais à force d'être répétée elle a conditionné Aline à continuer. Une série de micro événements de la vie de tous les jours s'accumule donc pour mettre en place ce qui est mutuellement entendu et attendu. Suffisamment de répétitions peuvent d'autant plus structurer au point de mettre en place un ordre quasi immuable. Aline le reconnaît, ses habitudes peuvent être parfois abusives, mais ce qu'elle est devenue, d'une certaine manière, pour ses proches (le *self* qu'elle a mis en place et maintenu au fil du temps) la force à agir ainsi.

Aline :

« Bah oui, je suis pas à côté d'eux, donc euh j'essaye d'un minimum d'être là, quoi. Surtout par rapport à ma famille, mon fiancé, je me sens obligée d'être là, d'être toujours disponible, d'être toujours à leur écoute, de toujours euh, là si ils ont un problème, d'être toujours à leur écoute, je dois répondre, tu vois. Mon sentiment de famille est euh très développé chez moi. C'est euh surdimensionné et peut être que, c'est euh c'est de la pression, mais ça fait combien d'années, tu vois... »

Comme Aline nous l'explique, deux éléments sont déterminants pour expliquer ses actions: le fait que ses proches ne soient pas dans le même pays qu'elle et aussi son « sentiment de famille très développé ». Dès le départ, elle souligne comment les distances dictent ses actions. Le fait d'être éloignée lui donne un sentiment d'obligation « d'un minimum d'être là » où « être là » de manière tangible, en personne, prend une forme un peu plus symbolique. De ce fait, à défaut, par exemple, de prendre sa mère dans ses bras, Aline laisse parler ses actions : elle va répondre si on l'appelle, à toute heure de la journée, de la nuit. Il est intéressant de remarquer que, dans ce cas-ci, la façon de gérer les distances est par

l'entremise d'une mise en scène de soi où le *self* est orienté par une disponibilité constante. Ici, le fait d'être toujours disponible compenserait et permettrait, idéalement, de faire oublier l'absence physique, en face à face. De plus, « son sentiment de famille très développé » a un effet déterminant sur ce qu'elle veut mettre de l'avant ce qui, ultimement, exerce sur elle une grande force. Elle en parle comme si elle pouvait difficilement sortir de ce cycle tant ses actions sont aujourd'hui tenues pour acquises. Sous cette perspective, de vives réactions pendant l'expérience étaient, pour elle et ses proches, probablement inévitables. En effet, dans ses propres mots, le Ntc Zéro n'était pas que difficile, mais horrible. Le fait de laisser son portable à la maison a été déconcertant puisqu'une grande partie de la personne qu'elle est, est maintenue grâce à son appareil. Cette pratique poussée par moment à l'extrême cache peut-être une insécurité plus profonde. Dans ses propres mots, Aline peut difficilement vivre sans ces activités médiatisées : « moi si j'ai pas ma dose, je je je, je sais ce que je fais tu vois, je craque non non non, je suis obligée d'avoir ma dose ».

Le fait de se référer à la consommation de substances illicites ne fait qu'accentuer le discours possible sur la dépendance. Sa 'dose' quotidienne a un impact substantiel sur sa vie de tous les jours et, lors de l'entrevue, nous avons tenté de mettre en lumière avec elle ce qui pourrait se cacher derrière ses pratiques. En réponse à ce qui pourrait être derrière cela elle nous répond : « Bah c'est le besoin de rester en contact avec ta famille. Aussi un besoin de euh... putain, je sais pas, de me sentir aimée? ». Quelques secondes ont passées puis, Aline, le regard fuyant, les yeux remplis d'eau rajoute : « ...je sais pas...Peut-être t'es toujours disponible... tu te dis je suis plus disponible peut être que... » Elle a difficilement pu contenir ses larmes et n'a pu terminer sa phrase, mais l'ouverture déconcertante avec

laquelle elle s'est exposée met à jour l'importance qu'elle accorde aux autres. À la fois Goffman et Garfinkel ont démontré la nécessité d'une autre personne lors d'une interaction. Comme nous l'avons déjà mentionné, un processus de co-construction se met en place et permet la mise en scène du *self* et une organisation sociale par l'entremise d'éléments mutuellement entendus. Dans ce cas-ci, les répercussions des échanges n'influencent pas le *self* extériorisé, le rôle joué par Aline devant ses proches, mais bien une définition intime et personnelle de sa propre personne. La représentation du *self* à l'aide de pratiques médiatiques permet renforcer et satisfait l'estime de soi et le besoin d'être aimé. Pour Aline, ces éléments on ne peut plus profonds de l'existence humaine sont eux aussi co-construits. Elle a besoin en d'autres mots de la rétroaction de ses proches pour maintenir et renforcer ce *self* 'intérieurisé'. De tels propos résonnent aussi chez d'autres participants, plus particulièrement chez Louise qui pourrait pratiquement être la projection de ce qu'Aline sera d'ici quelques années. Jeune maman, elle et son mari se sont installés au Canada il y a bientôt trois ans. Très proche de sa famille toujours en Afrique du Nord, elle a pu maintenir le lien à l'aide des nouvelles technologies et de diverses applications. Comme elle nous le racontait, elle est « venue ici avec Viber, whatsapp, et Skype ».

L'instantanéité derrière les nouvelles technologies a effectivement permis à Louise de créer un sentiment de proximité au point d'en oublier les distances : « c'est pas comme : oh ça fait un an que je t'ai pas vu ». L'accessibilité possible de ses proches malgré les kilomètres s'est profilée à l'aide de la possibilité de communiquer : « comme s'il était là à côté de toi, comme tu composes un numéro pour parler à quelqu'un qui est pas à l'autre bout du monde ». L'appel vocal, a quelque chose de beaucoup plus intime que le courriel, par exemple, et tend aux confessions, au partage d'états d'âme étant donné la rétroaction qui est

possible en simultanée. (Chan, 2013) C'est d'ailleurs ce qui a tout de suite plu chez les premiers abonnés de la téléphonie filaire il y a un peu plus d'une centaine d'années (Flichy, 1980). Depuis le développement de la téléphonie, les interactions médiatisées ont acquis une humanité et une instantanéité qui leur était jusque là inconnue. Effectivement, l'électrification de la voix permet en premier lieu de créer un sentiment de proximité qui n'avait jamais été possible auparavant (Pike, 1989). Au rythme des usages et des progrès technologiques, le téléphone s'est dessiné comme un instrument de sociabilité particulièrement efficace, car il est capable de prolonger, en quelque sorte, celui qui communique (McLuhan, 1964). Pour la première fois, il est possible de reconnaître les participants : "Oh, c'est mon père qui parle!» La voix est pratiquement aussi unique qu'une empreinte digitale et l'emphase a très rapidement été mise sur l'audibilité des appareils en premier lieu pour assurer l'efficacité, mais aussi pour s'assurer d'une authenticité dans les échanges (Martin, 1991). Il est vrai que, fondamentalement, il est tout à fait illogique de relier une personne à un son sortant d'un objet inanimé, mais le fait d'associer des spécificités sonores à celles d'un proche humanise entièrement un processus purement mécanique. Dès lors, aucune distinction ne se fait entre l'appel et l'utilisateur : l'appel EST l'utilisateur puisque la voix EST la personne. (McLuhan, 1964). D'ailleurs, à l'époque, les compagnies de téléphonie comme Bell répétaient constamment aux opératrices, puis aux abonnés « Your voice is you » (Martin, 1991, p.32). Entendre et reconnaître la voix d'un proche crée alors l'impression de proximité, que l'autre personne au bout du fil est bel et bien présente. Avec Louise, il est possible de remarquer que l'émerveillement quasi magique de l'électrification de la voix est toujours d'actualité. Les appels et diverses applications de messageries ont fait en sorte que : « une fois je me suis coupée et je suis revenue, ça a fait

comme wouah, ça fait longtemps...j'ai eu l'impression que j'avais immigré pour vrai trois ans plus tard...mais non, je suis ici depuis trois ans, mais c'est à ce moment-là que j'ai vraiment eu l'impression d'avoir quitté parce que je savais vraiment plus rien d'eux ».

Les technologies rapprochent, modifient la conception que nous avons de ce qui est loin, joignable (Katz, 2008). À l'heure actuelle, les applications mentionnées par Louise sont toutes à portée de main sur le même appareil qui lui sert dans sa vie de tous les jours. Le problème est peut-être justement cela, elle a eu l'impression d'avoir immigré au Canada trois ans plus tard en partie parce que tout passe à travers son téléphone intelligent. Les applications, les textos, les appels, se mélangent, s'entrecroisent et sont balisés par la mobilité. La distinction entre l'une ou l'autre n'est pas particulièrement claire. D'autres collègues ont raconté se servir majoritairement de Skype pour communiquer avec des proches éloignés. Un échange sur cette plateforme n'est possible que si les deux participants sont connectés simultanément. Cette prérogative balise, en quelque sorte, la joignabilité de l'individu et nécessite dès lors une organisation, un rendez-vous. Des appels, des messages via Viber et Whatsap sur le téléphone ne nécessitent pas pour leur part un fonctionnement de la sorte. Effectivement, une fois installées ces applications sont prêtes à fonctionner. Au fil du temps, Louise a d'une certaine façon intégré complètement des pratiques quotidiennes capables de maintenir le contact avec son pays d'origine. Ses interactions médiatisées n'ont pas que permis de maintenir un certain niveau, mais même d'intensifier davantage certaines de ses relations : « Il y avait un lien d'attachement peut-être plus fort qui est passé, à travers l'immigration, qui est passée par ces applications là ». La singularité derrière ces usages est qu'ils s'intègrent parfaitement dans les pratiques entourant le téléphone intelligent alliant à la fois messages asynchrones et échanges en

direct. Louise reconnaît le lien d'attachement qui s'est développé davantage à partir de telles applications.

Il est intéressant de remarquer comment l'effet de distance semble avoir été vécu différemment chez quelqu'un d'installé au pays depuis quelques années comparativement à de nouveaux arrivants. Ses proches, sont d'ailleurs parmi ceux qui ont le moins bien réagi face à l'expérience : « C'est comme si tu leur coupes la langue, ou un bras, ou la pensée. Ça porte atteinte à leur personne, comme si tu venais me parler, me dire bonjour et je tourne la tête. C'est comme une forme de rejet qu'ils l'ont pris ». Jadis, il était possible de se sortir de telles demandes, le téléphone étant filaire, il suffisait de faire savoir que nous étions à l'extérieur. À l'heure actuelle un tel propos n'excuse en rien le fait de ne pas répondre lorsque contacté. Rester silencieux est maintenant considéré comme un acte répréhensible et difficilement excusable, car rares sont les situations empêchant l'individu de répondre à un appel, un message. Le silence de Louise a donc été perçu non pas comme une absence de sa part, mais comme un rejet, comme si elle venait d'exclure sa famille et ses proches de sa vie de tous les jours. Sous la perspective du *self*, ce qu'elle a su mettre en scène au fil du temps auprès de sa famille a tout simplement cessé d'exister au cours de l'expérience. En effet, à travers ses pratiques elle a intégré ses proches même les plus distants dans sa mise en scène quotidienne et une déconnexion prolongée a eu un effet grossissant sur son éloignement. Du jour au lendemain, Louise n'était plus là, réellement plus là. Cette réalité semble l'avoir quelque peu perturbée, du moins surprise un peu plus intensément que d'autres qui étaient à Montréal depuis environ deux mois. Dans leur cas, l'effet de distance vécue lors de l'expérience Ntc Zéro a plutôt été abordé comme s'ils partaient en vacances à l'étranger. Sur un si court laps de temps, les pratiques et les habitudes quotidiennes sont

encore malléables, elles n'ont pas la particularité d'être ancrées dans la vie de tous les jours comme celles de Louise. Pendant ces dix jours, Aline s'est d'ailleurs retrouvée à visiter sa nouvelle ville plus qu'à l'habitude. Elle a d'une certaine manière profité pour la première fois de sa ville d'adoption et semble avoir vécu la distance plus facilement que Louise. Dans ses propres mots, elle (Louise) explique bien les raisons possibles derrière cette difficulté :

Louise :

« ça doit dépendre de ta personnalité, si t'es quelqu'un comme, t'aimes pas le relationnel, tu t'en fou. Moi c'est...je dirais c'est vital chez moi le relationnel et je te dirais qu'en arrivant ici, cette coupure que j'ai eu, en arrivant, en connaissant personne, en restant à la maison. Ça a fait que ça a dérapé vers d'autres personnes, des gens, à travers ces écrans, ces appareils là tu vois ».

Louise mentionne le lien intrinsèque entre la personnalité, l'identité d'un individu et de ses pratiques. En immigrant au Canada, elle pouvait difficilement être la personne sociable et active qu'elle était au départ. Donc, dans ses propres mots « ça a fait que ça a dérapé vers d'autres personnes, des gens, à travers ces écrans, ces appareils là, tu vois ». Ce qui a commencé comme une activité compensatoire a été suffisamment efficace pour prendre racine dans sa vie de tous les jours. « Ces appareils-là » lui ont permis de conserver des traits de sa personne qu'elle craignait perdre d'une certaine manière. Il y a quelque chose de très viscéral, de « vital », comme elle le dit si bien, derrière ses pratiques puisqu'elles sont des manifestations externes de sa personne. En voyant ce qu'elle fait, il nous devient possible de comprendre ce qu'elle est. Ce qui est d'autant plus significatif dans ce cas-ci est que les usages qu'elle a faits des nouvelles technologies de communication ont débuté pour compenser l'absence de mise en scène physique. D'ailleurs, cette intégration des technologies sur une base quotidienne fait écho à la réalité d'Aline que nous avons

mentionnée plus haut. Louise incarne ce qu'Aline sera vraisemblablement d'ici quelques années tandis qu'Aline nous permet de mieux comprendre comment Louise devait être à son arrivée. L'éloignement de la famille, des proches ainsi que la sociabilité avec laquelle elles semblent se caractériser deviennent un pont intéressant pour rejoindre les deux participantes. Elles se sentent en contrôle lorsqu'elles gardent ce contact avec leur pays d'origine. Qui plus est, cette notion de contrôle semble d'autant plus importante pour les membres de leur famille respective; la possibilité de garder le contact permet aussi de garder un certain contrôle même sur quelqu'un à des kilomètres de soi.

De plus, les échanges médiatisés en tant qu'activité sociale compensatoire de Louise nous permettent de mieux saisir la portée qu'ils ont présentement sur Aline. D'une part, le fait d'être nouvellement arrivée lui permettait de vivre la déconnexion comme un voyage. Comme nous l'avons mentionné, Aline a raconté avoir visité Montréal pour la première fois pendant l'expérience. De l'autre, le peu de temps passé dans la métropole nous permet de comprendre que le choc, au départ, a probablement été plus fort pour Aline que Louise. Le fait d'avoir à s'acclimater à sa nouvelle réalité, dans un sens global, a permis à Aline de mieux vivre l'expérience plus les jours avançaient. Dans le cas où tout était nouveau, une fois le bouleversement surmonté, il lui était possible d'aller vers l'avant. Elle était aussi dans une situation où le contrôle potentiellement exercé sur elle diminuait considérablement en importance. Cette visite de la ville est dans une certaine mesure l'extériorisation de cette liberté nouvelle. Louise, au contraire, a vécu cela de mal en pis. Sa routine déjà établie avec sa fille et son mari lui ont permis d'oublier quelque peu l'expérience. Par contre, c'est au fil des jours que le fait d'accepter cette dite déconnexion lui demandait aussi d'accepter de ne plus être là pour ses proches. L'idée de contrôle, ici, est inversée. Plus âgée, son rôle dans

sa famille est différent que celui d'Aline. Cela relève de sa responsabilité de vérifier auprès de ses proches que tout aille bien et non le contraire. Après maintenant trois ans, comment compense-t-on quelque chose qui, à l'origine, était déjà un plan B ? En d'autres mots, quelqu'un de nouvellement arrivé, comme Aline, a peut-être réagi plus fortement durant les premiers jours étant donné le choc général de sa nouvelle réalité alors que d'autres personnes bien installées avec des pratiques bien ancrées ont plutôt senti les difficultés s'accroître avec le temps. Néanmoins, la réaction de tout individu reste tributaire de son rôle au sein de son groupe familial/social proche et, incidemment, de son *self*.

4.1.2 Quand la mise en scène échoue

Durant les premiers jours, Aline admet d'ailleurs ouvertement ne pas avoir tenu le coup. La Laïd, une grande fête musulmane se déroulait pendant l'expérience et sa nouvelle indisponibilité devenait « insupportable ». Elle a donc passé cette journée à appeler ses proches, même en mobilité. Pour expliquer ce dérapage d'une journée, l'explication est simple : elle a eu l'impression d'avoir échoué dans son rôle, d'être : « une mauvaise amie, qu'(elle) n'avai(t) pas fait (son) job ». L'impossibilité d'échanger a été vécue ici comme un échec pris très au sérieux. À ses yeux, elle a failli à la tâche, elle a perdu la face devant ses proches, car elle était absente, en déconnexion. Cela met indubitablement en lumière la place occupée par une telle technologie dans sa vie de tous les jours. D'ailleurs, Hall et Bayne, dans une étude sur des individus qui ont perdu leur appareil soulignent que: « the more people used their phones in ways perceived as contributing to *self*-expansion (a psychologically healthy motivation), the more distressed they were to lose access to the functions provided by the phone ». (Hall et Bayne, 2012, p.2) Aline peine à fonctionner sans son appareil puisque son monde et sa personne s'organisent en fonction de ses

pratiques. Ainsi, une situation de déconnexion comme elle l'a vécue risque de l'affecter émotionnellement et personnellement. Puisqu'elle se met en scène à l'aide de pratiques médiatiques, le fait de l'en empêcher la mine considérablement et la place dans une situation de rattrapage. Pour reprendre l'approche de Garfinkel, la mise en scène, comme l'interaction est tributaire de son accomplissement. Il y a interaction uniquement si elle est comprise, si elle fonctionne. Le cas contraire mine à la situation puisqu'une interaction ratée démontre l'absence d'éléments mutuellement entendus. Conséquemment, une telle inintelligibilité vient perturber la mise en scène du *self* puisqu'une co-construction est nécessaire pour la mener à terme. Sans une interaction réussie, aucune mise en scène du *self* ne peut être possible. Bref, si l'interaction échoue, la mise en scène n'est pas viable, ce qui affecte négativement le *self*. Ainsi, advenant un échec dans l'interaction, le processus de mise en scène de soi se réarticule alors dans une dynamique de rattrapage, de préservation de la face. D'une certaine manière, l'échec de la mise en scène force le ou la participante à repenser ses actions afin de ramener son *self* au niveau désiré. Par exemple, dans la situation d'Aline, le reste de son expérience s'est organisé selon l'horaire de ses proches afin d'éviter une absence, une déconnexion complète. Plutôt que de tricher tous les jours, elle s'est donc retrouvée à mettre en place un nouveau système, pour maintenir un niveau de présence jugé acceptable.

Aline

« Quand je savais qu'ils étaient à la maison, bin je restais chez moi. Quand je savais qu'ils étaient pas à la maison, bin la je sortais. Parce que, je savais qu'ils risquaient pas d'essayer de me rejoindre donc voilà... Mais il fallait que je leur parle, parce que sinon je pense que j'aurais peut-être pu euh crever (rire), mais euh je pouvais pas NE PAS l'utiliser. »

Déconnectée, Aline se retrouve dans un contexte défavorable qu'elle souhaite rattraper. Ainsi, pour garder contact, une totale réorganisation quotidienne lui est devenue nécessaire. La mobilité lui permettait auparavant de rester accessible à tout moment, mais les dix jours de Ntc Zéro l'ont forcé à repenser son organisation de tous les jours. Être là pour les autres rimait maintenant avec le fait d'être à la maison, car elle ne pouvait pas « NE PAS l'utiliser » au risque d'en mourir. L'image est forte, mais Aline se définit en fonction des autres, par le fait d'être présente pour eux, ainsi, la mort de son *self* disons de départ, équivalait à sa propre fin. Plutôt que de se réinventer d'une certaine manière, elle a choisi une deuxième option: celle d'arrimer ses sorties en fonction de ses proches de l'autre côté de l'Atlantique, afin de rester elle-même, la Aline toujours présente et connectée.

Gunther, un autre participant, lui aussi nouvellement arrivé, vit pleinement sa nouvelle vie à Montréal. Son lien avec ses proches n'est pas comparable à celui de Louise et d'Aline. Au contraire, il semble porter une attention particulière à ses activités extracurriculaires et nous apporte une tout autre perspective de la mise en scène du *self* et de la préservation de la face. En effet, bien que les interactions médiatisées n'orientent pas son quotidien, le fait est que Gunther essaie tout de même de préserver son identité via d'autres pratiques. Comme il le décrit, une série d'usages s'est inscrite dans sa routine matinale jusqu'à en devenir un réel rituel. En d'autres mots, à défaut d'échanger à outrance comme Louise et Aline, c'est, entre autres, à l'aide de ce micro-rituel qu'il reste rattaché à son pays d'origine : « Le premier contact physique, j'éteins mon réveil donc je prends mon smartphone. Je jette un coup d'oeil à ce qu'on m'a envoyé, à Facebook et tout...sinon quand j'ai le temps de déjeuner je lis les infos dessus soit le monde.fr soit le 20 minutes en Suisse ou euh enfin bref, des applis d'actualité ». Dès ses premiers instants d'éveil, Gunther est projeté ailleurs,

loin de son domicile montréalais. Il se lance dans une routine du matin où, comme un entonnoir inversé, on passe des messages individuels, à l'action de se tenir à jour. Pourtant, Gunther ne lit pas les informations au hasard, mais plutôt pour rester au courant de ce qui se passe chez lui, en Suisse. L'actualité de son lieu de résidence actuelle, Montréal, n'entre pas dans l'équation. Les informations qu'il recueille restent celles de son pays d'origine et il construit incidemment son quotidien autour de celles-ci. Cela lui permet de mettre en place un quotidien parallèle à son ancienne réalité. Ainsi, comme beaucoup d'autres participants, les morceaux d'informations auxquels il se réfère pour structurer sa vie de tous les jours ne sont pas entièrement intelligibles avec ce qui est en proximité. Ce faisant, il lui devient possible de maintenir et d'entretenir un lien avec son pays, et ultimement son *self*, mais cela pourrait entraîner une certaine distanciation avec l'environnement dans lequel il se trouve.

Bien que le discours s'articule pour l'instant uniquement autour d'étudiants étrangers, il ne faut pas écarter la généralité possible d'une élaboration d'un *self* en parallèle à son environnement. D'ailleurs, le *tethered self* de Sherry Turkle se profile sous les mêmes auspices. Il s'agit d'une proposition qui nous paraît d'autant plus intéressante étant donné la présence du terme *self* qui nous ramène aux théories goffmaniennes. Certes, bien que les deux notions ne soient pas directement liées, l'importance similaire accordée aux interactions entre individus facilite la juxtaposition. Avec une technologie comme le téléphone intelligent, il n'est plus obligatoire d'interagir avec ce qui est à proximité. Il est effectivement possible de se couper du monde extérieur et d'échanger avec des membres de son réseau personnel qui ne seraient pas physiquement présents (Caron et Caronia, 2005; Goggin, 2006; Ling, 2004a). Une telle pratique cloisonnerait les individus qui resteraient

rattachés à leurs proches malgré les distances (Turkle, 2008). Par conséquent, les gens ne seraient présents que physiquement dans leur environnement. Ils créeraient, lors de leurs échanges médiatisés, une bulle privée tout en restant dans la sphère publique, créant ainsi un mur invisible les bloquant des autres (boyd et Marwick, 2011; Caron et Caronia, 2005; Katz, 2008). Puisque toute personne agit et interagit dans un ordre social qui lui est intrinsèque, co-construit à travers ses échanges et qu'il serait possible de maintenir une dynamique d'interaction à l'aide d'échanges médiatisés, l'individu connecté, rattaché à son réseau personnel pourrait faire face à des complications lorsque viendrait le temps de donner un sens à son quotidien. Effectivement, ce qui est intelligible dans une situation est en proie à des variations plus ou moins fortes et le fait d'avoir son réseau personnel à portée de main nous donne maintenant une alternative. Plutôt que de se référer à ce qui est en proximité, il est possible de mettre en place un ordre suffisamment solide et logique dans un contexte strictement médiatisé. Ultimement, un individu qui ne comprendrait pas son environnement ne pourrait interagir à l'intérieur de celui-ci puisque l'ordre, l'organisation sociale n'est possible qu'à partir de la mise en place d'une compréhension mutuelle. Un réel cercle vicieux pourrait donc se mettre en place à partir d'interactions médiatisées trop présentes (Turkle, 2016). Sous cette perspective, ce qui est intelligible dans la vie de tous les jours ne se profile plus seulement à partir de l'environnement à proximité, d'où, la distanciation possible de l'individu, du *tethered self*. D'ailleurs, en l'absence d'une telle possibilité, la vie est parfois plus difficile, comme l'explique Gunther.

Gunther

« J'ai l'impression que les technologies, ça peut être un peu un échappatoire euh par rapport à toi-même ou par rapport à tes problèmes personnels que t'as et tout ça et là du coup le fait d'être coupé, t'es quand même euh t'es brutalement (rire) dix jours face à

toi-même, face à ta gueule et donc euh tu peux plus trop éviter euh ce qui te trouble ou ce qui te tourmente et tout ça. »

Ici, Gunther met le doigt sur un élément fondamental de la mise en scène du *self* dans un univers numérique. Le travail médiatisé de la représentation de soi permet plus facilement parfois que dans la vraie vie de mettre en place une image qui nous plairait (boyd, 2008; Coutant et Stenger, 2010) Les stratégies de mise en scène possibles mêlées à la distanciation engendrée par l'écran font en sorte que l'utilisateur peut mettre de l'avant une version idéalisée de lui-même. Les nouvelles technologies facilitent la mise en scène aussi par le fait que la rétroaction est particulièrement rapide. Cette dite rétroaction, qui plus est, peut aussi être contrôlée, effacée, contrairement au face à face. Ce faisant, en déconnexion « tu peux plus trop éviter » puisque la personne se retrouve forcément « face à (sa) gueule ». Nous l'avons vu avec Aline et Louise, la représentation de soi à l'aide de pratiques médiatiques est suffisamment efficace pour maintenir un *self* auprès d'une famille éloignée. Néanmoins, la puissance et la portée de tels usages sous-tendent à l'impact négatif possible comme le souligne Gunther. L'envers de la médaille est qu'une fois utilisée à outrance, la mise en scène numérique viendrait nous déphaser du monde réel et ce décalage se ferait ressentir lors d'une déconnexion prolongée. Ici, la mise en scène du *self* n'est plus une pratique de maintien, qui permet d'assurer un bon déroulement, mais se dessine plutôt comme une pratique de fuite. À notre humble avis, la mise en scène est double sous cette perspective.

Une double articulation devient effectivement possible autour du téléphone intelligent et cela rejoint tout à fait l'exemple donné par Erving Goffman dans les premières pages d'un de ses ouvrages phares : *The Representation of self in everyday life*. Nous l'avons déjà

souligné, Goffman lui-même ne s'est pas penché sur les échanges médiatisés. Il esquisse tout de même, avec son exemple des demoiselles dans un dortoir, leur portée non pas en tant qu'interactions, mais bien comme signifiant dans leur environnement proche, dans leur contexte de création. Pour l'anecdote, Goffman racontait comment de jeunes étudiantes d'un pensionnat devaient se partager un seul téléphone, une ligne fixe, dans leur dortoir. Plutôt que de mettre en place un horaire pour parler tranquillement, en toute intimité, elles préféraient s'organiser pour recevoir des appels quand d'autres co-chambreuses étaient présentes. Dans cette situation, l'appel devenait quelque chose dont on pouvait être fier(e) puisqu'il représentait l'intérêt de la part d'un proche, ou d'une popularité auprès des garçons. À la base, ce que Goffman retenait des échanges médiatisés via la téléphonie était donc au niveau de leur contexte d'utilisation, dans le dortoir, car avant même d'échanger, les demoiselles étaient en pleine monstration. L'acte d'appeler, d'échanger ou d'être rejoint était un élément de preuve concret d'une popularité ou d'un intérêt. De ce fait, comme le téléphone dans le dortoir, les pratiques entourant le téléphone intelligent semblent permettre en premier lieu la représentation d'un individu physique, dans son environnement avant même de prendre en compte l'interaction elle-même. Dans une certaine mesure, l'autre participant, en répondant, s'inscrivait dans la même dynamique dans son propre milieu. L'insufflation symbolique du téléphone est d'autant plus grande dans son contexte d'utilisation alors que nous pouvons penser aux lancements hyper médiatisés quasi annuels des plus récents modèles. L'Iphone n'est plus à présenter, comme l'était le BlackBerry il n'y a pas si longtemps, comme les premiers Motorola et ainsi de suite. La sortie du dernier modèle suscitait, et suscite toujours, un effet de mode. Sous cette perspective, porté par un engouement face à la nouveauté, l'acheteur peut être incité à se procurer le plus récent

téléphone non pas pour des raisons pratiques, mais pour le rayonnement que cela pourrait lui procurer. Pour reprendre les mots d'Hillary Mann: « Technology is changing very quickly, but people stay the same ». Au tournant du vingtième siècle, seuls les biens nantis pouvaient se procurer un téléphone. D'autant plus qu'à cette époque, les usages n'avaient encore fait de cette technologie une « nécessité ». Au contraire, le fait d'avoir un téléphone avait une forte charge symbolique puisque, dans ce cas-ci, l'efficacité est de second ordre, ce qui importe est le rayonnement social possible par l'entremise d'un tel objet. En effet, le fait d'avoir un téléphone dans son domicile permettait en premier lieu, avant même sa première utilisation, de se démarquer, d'influencer positivement le *self* mis en scène. (Pike, 1989) Dans une certaine mesure, ces premiers abonnés qui se procuraient cette grosse boîte suspendue au mur de la cuisine avec son fil et un cornet (les premiers téléphones) attendraient probablement en ligne aujourd'hui pour le nouveau Iphone.

À l'heure actuelle, il nous paraît intéressant de souligner comment l'utilisation de tels appareils présuppose une communication : « Our devices become a badge of our networks, a sign that we have them, that we are wanted by those we know, the people in our 'contact list' and by the potential, as yet unknown friends who wait for us in virtual spaces » (Turkle, 2008, p.127) Voir quelqu'un envoyer un texto laisse croire que l'autre va lui répondre ou que cette personne lui a déjà écrit auparavant et pourtant rien ne le garanti. L'omniprésence du téléphone intelligent dans notre paysage quotidien fait en sorte que nous ne remettons pas ces choses en question. Cette prospective, qui plus est, met bien en lumière toute l'étendue d'un fondement qui va de soi et qui mérite d'être remis en question. De là, le téléphone intelligent devient un outil qui permet à la fois de ne jamais rien manquer, mais aussi de toujours avoir quelque chose à faire. Comme le souligne Sherry

Turkle : « We say we turn to our phone when we're 'bored' and we often find ourselves bored because we have become accustomed to a constant feed of connection, information and entertainment » (2016, p. 4) Au lieu de ne rien faire, on peut se servir, par exemple, de Facebook. L'action de se servir de son appareil est suffisamment lourde de sens pour avoir une signification, une portée sur notre mise en scène et permet de mettre en place une dynamique aussi complexe que celle de la fuite, de l'évitement. Comme nous l'avons déjà mentionné, un peu plus de huit jeunes adultes sur dix se serviraient de leur téléphone dans des stratégies d'évitement soit pour ne pas s'ennuyer ou pour éviter un face à face (Smith, 2015).

D'ailleurs, Aline, nous expliquait que pendant le Ntc Zéro : « là par contre, tu vois que t'es vraiment là et que tu peux juste attendre. À la pause c'était horrible, les autres sortaient leur téléphone et puis euh là bin fallait attendre, encore ». D'une part, la stratégie utilisée auparavant pour éviter l'ennui ne tient plus et de l'autre, les autres personnes, elles, peuvent toujours le faire. Aline, comme le reste de ses camarades s'est retrouvée dans une situation où elle n'avait tout simplement rien de mieux à faire qu'attendre, mais, pis encore, elle ne pouvait pas le cacher aux autres. Elle met bien en lumière l'impossibilité d'éviter la situation : « t'es vraiment là et tu peux juste attendre ». Il n'est malheureusement pas possible d'être ailleurs, ou d'avoir l'air ailleurs, et de se lancer dans une mise en scène de soi favorable, ce qui fait encore écho aux propos de Gunther où : « t'es tout seul face à ta gueule ». Ne rien faire n'est effectivement pas bien vu puisque l'absence d'action signifie une absence d'échanges, d'informations, d'une vie sociale où l'on « ne peut rien faire qu'attendre ». Ni la fuite, ni la mise en scène ne sont possibles. Dès lors, l'impossibilité de maintenir un *self* idéalisé numériquement en plus de préserver les apparences dans son

environnement adjacent force les participants à accepter leurs problèmes puisqu'ils redeviennent normaux, voire ennuyants une fois déconnectés.

4.2 L'intelligibilité ou ce qui est mutuellement entendu

4.2.1 Les attentes dans une dynamique d'échanges médiatisés

Les répercussions potentielles de la déconnexion dépassent l'individu et son *self* d'autant plus que : « behind a conflict in identity lies a more fundamental conflict, one of organizational principle, since the *self*, for many purposes, consists merely of the application of legitimate organizational principles to one's *self*. » (Goffman, 1967 p.111) Ainsi, lors d'une déconnexion prolongée comme le Ntc Zéro, ces principes fondamentaux pouvaient être difficilement respectés. C'est d'ailleurs sous cette perspective que se dessinent des liens singuliers entre Goffman et Garfinkel. Une pareille déconnexion, comme nous l'avons mentionné, va à l'encontre de l'ordre des choses. Un tel bouleversement suscite diverses réactions et permet conséquemment de mettre en lumière les éléments habituellement pris pour acquis qui, une fois non respectés font des vagues. À l'aide d'Erving Goffman, il nous a été possible d'élaborer un discours identitaire orienté vers le *self*. Harrold Garfinkel, pour sa part, nous permet d'aborder le Ntc Zéro comme une expérience de déstabilisation ce qui nous a demandé de porter une attention particulière aux règles intrinsèques présentes dans les interactions des participants. Ces règles non écrites peuvent varier d'une dynamique à l'autre et forment ce que nous aborderons sous la notion d'attentes.

Une technologie comme le téléphone intelligent permet des échanges rapides et instantanés.

À la longue, une telle accessibilité est venue baliser nos attentes. Ces attentes sont à la fois envers nous mêmes et envers les autres. Elles se sont instaurées au fil de multiples échanges, ont une historicité et varient selon les individus. Un peu comme la co-construction du *self* mentionnée plus haut, ce qui est pris pour acquis est aussi renforcé et compris par l'autre. Bref, les individus agissent entre eux en fonction de ce qui est

mutuellement entendus puisque : «members of the society use background expectancies as a scheme of interpretation» (Garfinkel, 1967 p. 23) Conséquemment, nos actions, pour avoir du sens, doivent correspondre à ce qui est pris pour acquis et ces éléments se sont inscrits au fil du temps et en fonction de ce qui est dorénavant possible. Nul n'est obligé de répondre à tout moment, comme d'autres participants nous l'expliquent. Effectivement, quelqu'un comme Bernard a habitué ses proches à s'attendre à de plus longs délais de réponses de sa part. Nouvellement arrivé au Québec, Bernard vient tout juste d'avoir vingt ans. Dans le cadre de ses études, il a laissé en France sa famille et sa copine, mais, malgré les distances, il tente de garder contact avec eux et de les tenir au courant, plus particulièrement sa petite amie.

Bernard :

Le portable, il est toujours dans mon lit quand je me couche le soir euh, derrière l'oreiller. Et déjà c'est un réflexe pour regarder l'heure parce que j'ai que ça pour regarder l'heure. Et puis après, tu déverrouilles, tu check vite fait Facebook et puis voilà, dès le réveil c'est comme ça.

Intervieweur

et tu le laisses en vibration, silencieux?

Bernard

Ouais, je l'ai toujours en vibreur en fait. toute la journée

Intervieweur

Tu l'éteins jamais?

Bernard

Non j'éteins jamais euh, après la nuit ça ne me réveille jamais, je dors lourd c'est pour ça. (rire) je l'ai toujours en vibreur, si. Ce qui fait que des fois je réalise pas toujours que...mes proches me reprochent ça souvent, en France. Parce que je recevais des messages et comme je le mets en vibreur ou quoi, le téléphone la journée, je le regarde pas souvent. Surtout, je suis très souvent avec mon ordinateur. Le téléphone euh, des fois je peux passer trois quatre heures sans le regarder, le laisser dans une autre pièce, ce qui fait que des fois je répondais après super longtemps et des amis me reprochaient ça de répondre toujours longtemps un peu après.

Ses actions, ou l'absence d'actions a mis en place un cadre, des règles différentes avec ses proches. Pourtant, même si Bernard ne tient pas mordicus à répondre dans l'immédiat, il reconnaît être en faute et avoir reçu des reproches de la part de son réseau personnel. À l'ère du numérique, l'hypermodernité, l'hyperconnectivité et l'hypercoordination viennent baliser notre façon d'agir, de réagir et même d'interagir (Aubert, 2004; Ogien, A. 2001). L'impossibilité de s'inscrire activement dans cette dynamique sur une base quotidienne a sans contredit des répercussions sur un individu. En effet, l'environnement d'une personne s'articule et s'organise au dernier moment, sous le joug de l'instantanéité (Aubert, 2004). Une telle prémisse laisse comprendre que l'incapacité de maintenir un certain niveau d'immédiateté rend tout à fait friable quelconque activité permettant la mise en place d'un ordre social stable et cohérent. Effectivement: « the individual is expected to possess certain attitude, capacities and information which, taken together, fit together into a *self* that is at once coherently unified and appropriate for the situation ». (Goffman, 1967, p. 105) Une rétroaction lente ou tout simplement inexistante nuit donc à l'organisation sociale et dans ce cas-ci, Bernard n'est pas des plus efficaces, pis encore, peut-il être de confiance s'il ne répond pas?

Dans un premier temps, une pareille transgression de ce qui est attendu entraîne une réaction de la part du réseau personnel, d'où les reproches soulignés par Bernard. C'est ce que Goffman décrit comme une activité de rétablissement de l'ordre. Le participant déroge de l'ordre des choses et force le reste de son réseau à tenter de le ou la (re)convertir. En d'autres mots, un individu n'agissant pas selon la norme, comme les autres agiraient dans la même situation, se fait rappeler les règles qui ont préséances sur la situation. Toutefois, comme Goffman le soulignait, il y a toujours une limite à essayer de ramener à l'ordre. Un

insuccès peut entraîner l'abandon de la part de l'autre, qui comprend finalement que ses efforts ont été en vain. Dans une dynamique d'interaction médiatisée via texto, par exemple, nous sommes portés à croire qu'a priori les messages envoyés partent de la prémisse qu'ils seront lus, puis répondus. Si ce n'est pas le cas, l'éventualité d'une tentative de *Ghosting* (le fait de lire un message, mais de l'ignorer) tente d'être résolue à l'aide d'autres sollicitations. En d'autres mots, les messages envoyés, sous le joug de l'instantanéité doivent être répondus dans de brefs délais, le cas contraire laisse présager non pas une impossibilité d'échange, mais plutôt un aveuglement volontaire qui sème la grogne. Toutefois, à l'usure, Bernard a sûrement fait comprendre à ses proches qu'il ne les ignorait pas, mais que cela faisait plutôt partie de sa nature. Bref, le *self* qu'il a mis en scène auprès de son cercle explique et excuse ses pratiques qui ne respectent pas ce qui est attendu. Ce faisant, par l'entremise de ce dit *self*, il lui a été possible de réorienter les attentes. Comme Aline, cela ne s'est pas fait en un jour, et il propose d'une certaine façon une alternative, puisqu'il admet être toujours sur son ordinateur portable. À défaut d'accéder à son téléphone, il est sur son ordinateur où « l'onglet Facebook est toujours ouvert ». Donc, bien que son comportement puisse s'avérer hors norme aux yeux de ses proches, il a su mettre en place un système alternatif d'échanges capables de satisfaire les attentes de l'immédiateté. Incidemment, les réseaux sociaux et leur messagerie instantanée s'avèrent probablement une voie plus intéressante que les SMS pour le contacter. Bref, ses proches ont dû apprendre à se servir autrement de leurs technologies avec lui plutôt qu'avec d'autres.

De ce fait, parmi toutes ces possibilités, au fil des échanges, Facebook est revenu irrémédiablement en tant qu'élément important du quotidien. En fait, le réseau semble

s'être inscrit non seulement dans le rituel du matin, comme l'était le journal laissé devant la porte il n'y a pas si longtemps, mais aussi dans celui du soir, avant d'aller dormir. Cette présence aussi importante s'explique par le fait que, pour l'ensemble des répondants, le téléphone intelligent joue aussi le rôle du réveil matin. Concrètement, cela signifie que la première et dernière chose que ces individus font dans leur journée est de toucher leur téléphone. Ouvert 24h sur 24h, le téléphone intelligent, n'a pas de distance, de coupure avec son propriétaire, il en est plutôt son extension. Il garde un œil sur le réseau personnel pendant le sommeil, alerte et réveille lorsque nécessaire, en plus d'emmagasiner quantité d'informations. Il fait, en quelque sorte, le travail pour nous. Ainsi, si l'on veut vérifier l'heure pendant la nuit, il n'y a pas d'autres choix que de prendre en main son appareil. Qui plus est, ce simple geste peut être le premier d'une chaîne d'actions comme l'explique Bernard : « Le portable, il est toujours dans mon lit quand je me couche le soir euh, derrière l'oreiller. Et, déjà, c'est un réflexe pour regarder l'heure parce que j'ai que ça pour regarder l'heure... et puis après que tu déverrouilles, tu check vite fait Facebook et puis voilà... »

Comme il tente de l'expliquer, il en va de soi de jeter un coup d'œil sur Facebook une fois que son téléphone est déverrouillé. Pour lui, la question n'est pas pourquoi, mais pourquoi pas puisqu'une fois que l'action de vérifier l'heure est terminée, ce qu'il tient dans la paume de sa main n'est plus un cadran. À ce moment, son réveil redevient un outil de communications et d'informations. Pourtant, le fait d'aller sur Facebook reste tout aussi banal que le geste précédent. Un tel comportement rappelle l'idée de l'adoption en cascade (Caron et Caronia, 2005) où une action (regarder l'heure) a un effet domino et mène à d'autres pratiques (aller sur Facebook). Pour Bernard, le fait de vérifier l'heure sur son téléphone l'entraîne irrémédiablement sur Facebook.

Il est à noter que Facebook est devenu une puissante source d'information à la fois pour se tenir à jour à propos de la vie de nos proches, mais aussi pour l'actualité. D'ailleurs, aux États-Unis, le deux tiers des abonnés Facebook affirment consulter et avoir accès à des nouvelles sur des événements plus grands, plus large que ce qui toucherait directement leur cercle d'amis. (Smith, 2015) Ce chiffre est d'autant plus significatif étant donné que, d'une part, le taux de pénétration de ce réseau est très élevé et, de l'autre, que la majorité des consommateurs de nouvelles via réseaux sociaux ne consulteraient pas d'autres sites. (Ibid.) L'accessibilité à tout un panel d'informations autant personnelles que d'actualité est d'autant plus facilitée qu'il n'est pas nécessaire d'y accéder via ordinateur. Bref, téléphone intelligent et Facebook font plus que bon ménage, ils semblent s'alimenter l'un et l'autre. D'ailleurs, récemment en conférence, Mark Zuckerberg, a donné quelques chiffres : il y a plus de 1,7 milliard d'abonnés actifs mensuellement et deux tiers de ceux-ci se connectent chaque jour. Ce qui nous intéresse ici est la façon par laquelle les abonnés accèdent au réseau social. En moyenne, en juin dernier, plus d'un milliard de personnes se sont servies de leur mobile pour aller sur Facebook. En d'autres mots: « Mobile is how Facebook works. And increasingly, Facebook is how the mobile Internet works. » (Alba, 2016)

Les possibilités offertes par un tel réseau combinées à la prise en main simpliste de son application mettent en lumière son importance dans la vie de tous les jours. Une certaine passivité derrière le geste facilite son utilisation même si l'utilisateur n'y a pas très longtemps dans les bras de Morphée. Ce faisant, on ne peut plus prendre simplement son téléphone, il faut vérifier, regarder. En fait, ce geste est devenu aussi banal que de celui de déterminer l'heure qu'il est, au point d'y aller parfois sans s'en rendre compte et Bernard le reconnaît pendant le Ntc Zéro: « dès le début, je me suis rendu compte que finalement

j'avais tout le temps ce réflexe de regarder Facebook ». De plus, l'adoption en cascade de l'application Facebook ne s'arrête pas lorsque vient le temps de regarder l'heure. Le recours à l'application s'est automatisé au point d'être comparé à un réflexe. Pourtant, cette difficulté au départ d'aller à l'encontre de sa seconde nature s'est dissipée au fil des jours. « J'ai abandonné assez facilement tous les réseaux sociaux et tout euh ça, ça m'a fait du bien quelque part ». Le premier élément critique qui ressort des propos de Bernard est qu'il souligne l'inutilité derrière le fait d'aller de façon répétée sur Facebook : « ça servait à rien (...) y'avait pas rien de nouveau ». Chez Bernard, l'importance d'être au courant se profile dans une utilisation machinale de l'application Facebook. Il ne faut pas l'oublier, il vit présentement bien loin de ses proches et de sa petite amis et ce n'est pas dans sa nature d'échanger en abondance. De ses dires, l'intérêt d'une information sur Facebook est tributaire de sa nouveauté. Facebook et son fil d'actualité devient pour lui une méthode alternative pour être au courant sans nécessairement avoir à, justement, échanger. Néanmoins, au long de son témoignage, il tient à relativiser quelques points : il s'est prêté au jeu et a accepté sa nouvelle réalité sans trop d'anicroche premièrement : « parce que je savais que c'était que pour dix jours aussi ». Frida, une étudiante venue d'Amérique Latine a elle aussi mis les choses en perspectives à partir de la durée relativement courte de l'expérience : « comme ce n'était pas trop long, je n'ai pas parlé à ma mère ». Puisqu'il y a un début et une fin clairement établi, il devient possible de mettre en place une rencontre au onzième jour. La déconnexion devient un compte à rebours pour un retour à la normale. D'ailleurs Frida nous racontait comment : « le onzième jour, je suis allée sur Skype et j'ai parlé à tout le monde : ma mère, ma soeur, ma petite nièce, tout ça ». Frida semble avoir

tenue le coup et a pris rendez-vous sur Skype le lendemain de l'expérience pour célébrer sa reconnexion. Bernard, lui, nous a admis avoir eu quelques difficultés.

Bernard:

« Le seul truc qui était compliqué un peu c'était de pas avoir de contact avec ma petite amie. Ça c'était compliqué et euh en fait c'était pas tellement le fait de pas pouvoir lui parler. C'était plus le fait de pas savoir comment elle, de son côté, vivait l'expérience, comment elle le sentait et euh ce qui fait que j'ai triché...c'est pas bien (rires) »

Bernard admet candidement avoir triché dans le but de s'informer des ressentis de sa petite amie. Selon ses dires, il s'est permis un léger glissement en une seule occurrence, en faisant un Skype avec sa copine. Le choix est assez significatif, la possibilité de la voir à travers son écran a forcément peser pour beaucoup. En effet, il faut souligner que les deux amoureux n'étaient pas dans l'impossibilité de communiquer, Aline a d'ailleurs maintenu un certain niveau d'interactions en réorganisant son quotidien. Bernard, par contre, moins intéressé par les appels s'est résolu à l'idée de déroger quelque peu aux règles: « pas tellement (du) fait de pas pouvoir lui parler. C'était plus le fait de pas savoir comment elle, de son côté, vivait l'expérience ». Selon nous, la réaction Bernard prend tout son sens une fois placée sous la loupe des attentes.

Tout d'abord, des recherches démontrent que les jeunes adultes en relation amoureuse se tournaient fréquemment vers les messages textes pour échanger entre eux et affecter positivement le couple (Coyne, Stockdale, Busby, Iverson et Grant, 2011). Coyne et ses collègues relativisent toutefois les résultats de tels échanges (si impact il y a), mais le fait est que l'intention d'influencer positivement la relation est, pour sa part, hors de tout doute. De cette idée se dessine un rituel amoureux où les interactions face à face ne sont qu'une partie de tout un système d'échange mis en place par les deux participants. Schade,

Sandberg, Bean, Busby et Coyne (2013) ont d'ailleurs démontré que la quantité de textos envoyés chez les femmes pouvait être un bon indice de la satisfaction qu'elles avaient de leur relation. En résumé, l'idée est qu'au courant des semaines un nombre similaire d'échanges se produirait. Un couple aurait, en d'autres mots, une moyenne d'interactions médiatisées quotidienne, hebdomadaire qui serait, dans l'ensemble respectée. Conséquemment, un écart significatif quant à cette moyenne serait le fruit d'un changement à l'intérieur du binôme. La diminution des échanges, par exemple, pourrait être le reflet d'une relation qui s'envenime. (Siffert et Schwartz, 2011). Selon nous, cette baisse de régime que nous avons donné en exemple explique en partie l'intérêt qu'a eu Bernard de contacter sa compagne. Dans son cas, le flux d'échange qu'il avait avec sa copine a complètement cessé du jour au lendemain. Normalement, les messages quotidiens, de par leur nombre reflétaient leur amour et l'attachement qu'ils avaient l'un envers l'autre. Ainsi, l'absence de cette preuve, de cette présence de l'autre par l'entremise de messages n'a pu faire autrement que d'inquiéter Bernard. Ici, tout est une question d'attentes, Bernard et sa petite amie ont entièrement coupé les échanges et, comme nous l'avons mentionné, un tel non-respect de l'ordre social entraîne généralement une tentative de rétablissement. Comme l'explique Erving Goffman « the individual must not only maintain proper involvement *himself*, but also act so as to ensure that others will maintain theirs » (1967, p. 116)

À partir de ces a priori, il a d'ailleurs élaboré toute une stratégie afin d'avertir et d'informer sa compagne de l'expérience : « Je savais que si je l'avais avertie une semaine avant: ok ça commence là, bah je savais qu'elle allait me dire oh non! Qu'elle allait essayer de m'empêcher de le faire et tout... Donc, voilà, je lui ai dit juste la veille. » Ce faisant, en se lançant dans l'expérience, il s'attendait à ce que sa copine réagisse négativement, à tout le

moins, plus fortement que ce qu'elle ne l'a fait : elle n'a même pas tenté de tricher, de le contacter, de le ramener à l'ordre. Dès lors, le fait de savoir comment elle allait lui permettait de prendre le pouls de son couple puisqu'aucune tentative de rétablissement n'avait été entamée avant. De plus, le fait de se tourner vers la vidéo conférence lui a permis, en premier lieu, de faire sentir sa présence au maximum. Il a effectivement opté pour une façon de communiquer où les deux participants échangeraient en temps réel et en face à face. Comme nous l'avons souligné, d'autres moyens auraient été possibles simplement pour avoir des nouvelles, mais le non respect de ses attentes l'a poussé à « tricher ». Frida nous expliquait justement à quel point le recours à Skype était unique et important pour elle. « J'ai fait un peu le choix de pas prendre une carte d'appel et les téléphoner... parce que c'est pas tant pour les nouvelles, je pourrais les avoir à travers mon mari, mais aussi le contact, comme si je parle à ma mère, je vois son visage et je sais qu'elle va bien ». Comme Frida, Bernard a choisi le moyen de communication le plus intime qu'il avait à sa portée, soit Skype, pour forcer une implication totale de la part des deux parties. Ainsi, le fait de savoir comment elle allait s'avère plus un prétexte que la raison principale derrière ses actions. Contrairement à sa collègue, il s'est retrouvé à tricher de façon unique et spontanée principalement pour se rassurer. Il est à noter que face à une insécurité similaire, Frida avait quelqu'un vers qui se tourner soit son mari. Bernard, seul, face aux tourments de son être en terre inconnue, qui plus est, a laissé ses inquiétudes prendre une ampleur déconcertante. Rappelons le, il a adopté en cascade l'application Facebook à un point tel qu'il avait pour automatisme de s'en servir à tout moment. En d'autres mots, l'impossibilité d'être rapidement rassuré mêlé à l'empêchement nouveau de fuite a eu un effet pervers sur lui. Jusqu'à présent une échappatoire, un moyen pour apaiser les

soubresauts de son âme lui était constamment à portée de main. Il n'avait jamais eu auparavant à ne rien faire d'autre qu'accepter et vivre une telle situation inconfortable. D'ailleurs, après ce bref dérapage, il nous racontait que l'expérience s'est beaucoup mieux déroulée alors que, le lendemain de ce fameux Skype, il s'est trouvé une nouvelle activité: du soccer deux fois par semaine. Ce sport bihebdomadaire a été vu de très bon œil, comme il nous l'expliquait : « quand tu pratiques ton sport bah tu penses pas...c'est libérateur». Bref, dans une perspective de fuite, à défaut de se changer les idées à l'aide des nouvelles technologies, un ballon et un but ont eu un effet similaire (se changer les idées).

Bernard, contrairement à d'autres, a probablement préparé sa petite amie au point de réorienter (trop) drastiquement les actions de sa belle. En effet, avant de commencer l'expérience, il a submergé les boîtes de réception de sa copine : « La veille jusqu'à minuit, j'en ai profité, j'ai envoyé pleins de messages à ma copine euh sur tout sur Viber Facebook et tout, voilà, je lui ai dit comme ça t'auras pleins de messages pour les dix jours ». Une telle action résonne encore une fois avec les travaux mentionnés auparavant (Coyne et al. 2011; Schade et al. 2013) puisque pour compenser son absence, Bernard a misé sur un effet d'accumulation. Il a effectivement élaboré une sorte de performance pour dédramatiser sa déconnexion imminente. Ainsi, à défaut de maintenir une multiplicité des échanges, il essaie d'inonder de messages en une seule fois sa petite amie. Il joue, ce faisant, sur la notion de quantité pour se mettre positivement en scène. De plus, ces messages prennent une valeur différente, car ils ont été produits pour être lus a posteriori. « There is the establishment of sacred objects in the form of the SMS texts that are in some cases saved, transcribed, embroidered, and placed into the mythology of the couple » (Ling, 2008, p.14). Bernard est conscient de ce fonctionnement et produit un contenu susceptible de respecter

cette logique. Il tente d'inscrire dans la mythologie de son couple cette accumulation de messages qu'il pourra lire et relire avec sa compagne dans un futur proche.

D'ailleurs, Louise nous expliquait l'importance de rester fidèle à Iphone lorsque venait le temps de changer de téléphone. La raison n'est pas tant reliée à un phénomène de mode, bien que l'on pourrait penser le contraire, mais plutôt parce qu'Apple permet de transférer toutes les informations de l'ancien téléphone sur le nouveau. Plus précisément, non seulement est-il possible de conserver toutes les photos et les contacts, mais aussi l'historique des messages textes. Ainsi, malgré le fait d'avoir changé de téléphone, il lui était encore possible de conserver tous ses textos reçus et envoyés avec son époux. Les textos sont le prolongement non seulement de son mari, mais la représentation de leur couple, une trace du temps qui passe et de l'évolution de leur relation. L'idée d'une mise en scène, de mettre en place une mythologie de couple par l'entremise d'une accumulation d'interactions médiatisées nous semble dès lors d'autant plus possible. La logique dans laquelle Bernard agit et interagit est ancrée dans un monde technologique. Celle de son couple, qui plus est, semble avoir pris pour assise les interactions médiatisées. L'absence d'une telle activité minerait considérablement le maintien d'une qualité similaire dans sa relation, du moins, c'est ce qui a semblé le pousser à tricher. Puis, une fois que ce sentiment d'inquiétude s'est dissipé, Bernard a pu retourner à sa candeur habituelle. Ce qui nous semble d'autant plus intéressant est qu'il reconnaît avoir triché et minimise le geste, tournant un peu au ridicule sa réaction. Une fin heureuse semble s'être dessinée au fil de ses péripéties et c'est ce qui lui permet, rétroactivement, de se distancer de la situation. Reste que son raisonnement et ses motivations à ce moment étaient toujours régies selon les balises de l'hyper modernité et force est de constater l'écart entre ce qui était attendu et ce

qui est arrivé. De l'autre côté du spectre, Kéven, le seul Québécois ayant participé aux entrevues nous permet d'approfondir un peu à propos des attentes derrière la dynamique d'échanges médiatisés.

Kéven:

« J'ai une amie qui disait : « peux-tu répondre à mes messages svp ». Et plusieurs autres qui voulaient que je leur réponde, même si je leur avais dit que je faisais l'expérience. Mais euh pour eux ça comptait pas, ils se sont dit que j'allais faire un test, pas répondre et trouver ça lourd et finalement répondre. Ils ont trouvé ça peut-être comme un manque de respect, ils avaient en tout cas de la frustration. Moi j'avais une certaine anxiété par rapport à manquer des messages, mais, euh, j'ai pas senti d'agressivité. Mes amis, eux ont fait des commentaires qui faisaient preuve de frustration. »

Premièrement, l'explication a posteriori qu'a Kéven de la réaction de son cercle d'amis gravite autour des attentes : « probablement parce qu'ils sont justes habitués à avoir une instantanéité de communication ». Il ne faut pas l'oublier, toute interaction est : « a little social system with its own boundary maintaining tendencies » (Goffman, 1967 p. 113) et, ici, pour ses amis, la force structurante du message texte dépasse celle de l'expérience à un point tel que : « pour eux ça comptait pas ». L'instantanéité attendue derrière la réponse s'impose et place sous le joug du devoir, de l'obligation les interactions médiatisées. Dans cette optique, le fait d'avoir écrit à Kéven présuppose sa réponse, même s'il n'est pas censé le faire. À défaut d'une rétroaction immédiate, son cercle d'amis prenait même pour acquis qu'une tentative de rétablissement de l'ordre de leur part le ramènerait sur le droit chemin, car il finirait par « trouver ça lourd et finalement répondre ». Ce faisant, le non respect des attentes de sa part (ne pas céder et répondre) envoie comme message que ces Sms ne sont pas si importants et, conséquemment, cela remet entièrement en question la valeur réelle de leur amitié. Il est à noter que la réaction s'est avérée forte, car la transgression, pour eux, était d'une intensité similaire.

Par ailleurs, la situation d'Aline, sous la dimension des attentes permet d'appuyer celle de Kéven et de Bernard en plus d'ouvrir sur un aparté de circonstances. Comme elle nous le racontait, « Ma mère ça a été dur pour elle et mon fiancé encore plus (rires) ». Elle et son fiancé, lui aussi à Montréal, étaient dans une période intense de leur relation où les échanges étaient particulièrement nombreux. Effectivement, l'amour grandissant des futurs mariés se mêlait à l'excitation du dépaysement dans un endroit à des milliers de kilomètres de leur ville natale. Ainsi, si l'on se fie à l'anecdote de Bernard, la coupure dans les échanges qui, dans ce cas-ci, étaient probablement à leur plus haut a fait en sorte que l'expérience s'est avérée encore plus difficile pour son futur époux. Les attentes non respectées ont donc fait en sorte qu'une vive réaction était plus qu'envisageable de sa part d'où les tentatives de rattrapage d'Aline. Aussi, la réorganisation dans laquelle elle s'est lancée dans le but de préserver le *self* qu'elle a pu mettre en scène avec ses pratiques médiatiques auprès de sa mère, lève le voile sur la redéfinition du modèle parent/enfant. Tel que mentionné, les proches qui la contactaient et qui se montraient insistants par moment étaient principalement sa mère et son fiancé. Dans un contexte où les parents peuvent rester en contact direct et constant avec leurs enfants, même s'ils sont éloignés, le téléphone intelligent est plus qu'une technologie qui facilite la mise en scène de soi. À vrai dire, la responsabilité parentale, d'un côté, et la quête pour l'indépendance des enfants de l'autre, se rejoignent dans l'usage de la téléphonie. Panoptique du contemporain, en permettant le parentage à distance, il nous amène à repenser nos modèles culturels d'« être parent » et d'« être enfant ». (Caron et Caronia, 2005) Ce qui évoque, notamment, la situation d'Aline.

Aline

Non, mais franchement, moi je me sentais mal parce que je suis quelqu'un de très disponible, je me suis toujours euh définie comme ça et mes parents ils le savent. Du

coup, des fois ils en abusent, je leur dis j'ai pas le droit, j'peux pas bon tu peux me laisser, avant çaurait été non! Ils commencent encore à m'envoyer des textos, j'suis obligée limite de leur répondre tout de suite, à la limite tu vois? Et euh je pense que là, ils se sont un peu calmés, avec les dix jours, je pense qu'ils ont pris eux aussi du recul.

Le Ntc Zéro en tant qu'exercice pour un cours devient un argument, une raison pour expliquer un comportement sortant de l'ordinaire. « J'ai pas le droit, j'peux pas » fait allusion aux règles derrière l'expérience qu'elle est en train d'effectuer, ce qui détourne le blâme. En quelque sorte, ce n'est plus la faute d'Aline si elle ne répond pas, mais bien celle du Ntc Zéro. Combien de fois n'a-t-on pas entendu la sempiternelle histoire de ne plus avoir de pile ou de ne pas avoir entendu la sonnerie pour expliquer le fait de ne pas avoir décroché? Ici, l'ajout d'un nouvel élément, un projet d'école, réorganise ce qui peut être attendu de la participante. Pour ses parents, il devient primordial d'avoir une raison derrière la transgression et elle leur en donne une de choix. Ce faisant, difficile d'aller à l'encontre du succès académique, de règles mises en place pour un cours. Plusieurs de ses camarades ont eux aussi utilisé un stratagème similaire, admettant ouvertement qu'un tel exercice, hors du cadre d'un cours donc jusqu'à une certaine limite obligatoire, aurait tout simplement été impossible.

4.2.2 Le prisme de l'urgence

Bien que les nouvelles technologies de communication ont un impact sans précédent sur les pratiques quotidiennes, il nous semble important de souligner qu'elles s'inscrivent, elles aussi, dans une certaine historicité. Ainsi, l'appréciation et la réflexion sur ces objets par tout un chacun est le fruit d'un Discours qui s'est développé depuis bientôt une centaine d'années. « People turned to telephones, whether their own or that of a neighbor, so habitually in cases of emergencies, that its use soon came to be expected in crises »

(Fischer, 1992, p.176) Dès ses premiers pas, une technologie comme la téléphonie devient un élément rassurant sur une base quotidienne. Pour la première fois, l'urgence, la vraie, peut être reconnue et réglée de façon structurée comme jamais et les individus impliqués peuvent restés au courant. Cela renforce incidemment un sentiment de sécurité au sein d'une communauté connectée et ce, depuis un peu plus de cent ans.

Comme le dit si bien Warfield Rawls : « Social practices, when enacted by persons actually create the social meanings that are associated with them » (2003b, p. 223) et, dans ce cas-ci, cette association s'effectue entre le téléphone sans fil et l'urgence. D'ailleurs, l'importance accordée à cette notion explique, en partie, comment et pourquoi tous les participants ou leur proche ont vécu des moments d'angoisse. La possibilité de communiquer lors d'un imprévu semble particulièrement importante et par sa seule présence, un appareil comme le téléphone intelligent rassure (Caron et Caronia, 2005). À vrai dire, l'expérience de déconnexion a été fréquemment abordée à partir de « sait-on jamais » et on semble oublier la facilité avec laquelle il est possible de communiquer sans téléphone tout d'abord, parce qu'à l'heure actuelle, pratiquement l'ensemble de la population possède un téléphone cellulaire. Ainsi, la communication en moment de détresse sans un tel outil en sa possession devient insurmontable...sans pour autant l'être. L'idée d'être sans défense sans téléphone ne date pas d'hier. Les premières publicités de la téléphonie filaire mettaient justement l'emphase sur le fait que tout et n'importe quoi pouvait arriver aux ménagères alors que leur mari était au travail. (Poitras, 2000; Martin, 1991) Bref, le fait d'adhérer à la téléphonie protégeait la femme au foyer, car elle ne serait plus jamais laissée à elle-même. De nos jours, la téléphonie sans-fil ne s'est pas grandement éloignée d'une telle position, particulièrement lorsqu'il est question des relations parents/enfants. Aline, la cadette de

l'expérience nous a permis d'en savoir un peu plus du côté de l'enfant dans cette dynamique, tandis que son homologue Louise nous permet une incursion de du côté des parents.

Louise

« Je pouvais pas lâcher mon cellulaire complètement parce que j'ai une petite fille... donc c'était par urgence extrême. J'avais informé la garderie, pareil pour mon mari. C'est à ce moment-là que ça sonne, sinon ça sonne pas. Donc quand ça sonnait, je devais regarder et ça devenait un peu comme un pager... tu regardes c'est qui qui appelle et si c'était pas mon conjoint ou la garderie bah je répondais pas, je le remettais à sa place, dans mon sac. »

Avec Louise, l'obligation parentale se transforme en une obligation de conserver son téléphone, car elle ne « pouvai(t) pas lâcher (son) cellulaire ». Loin de nous l'idée de critiquer ou de rabaisser l'unique lien entre une mère et son enfant. Par contre, il nous semble pertinent de mentionner que Louise a une petite fille en garderie, mais aussi un époux sur le marché du travail. Du lundi au vendredi, ce dernier est donc à un endroit précis, à des heures précises. Ainsi, le contacter ne devrait pas être des plus ardues pour ladite garderie. Il est fort probable que l'époux n'a jamais eu cette responsabilité; que Louise a toujours été « sur appel » en cas d'urgence pour leur fille. Comme nous l'avons déjà vu, il est très important pour elle de rester en contrôle. L'expérience de déconnexion vient perturber cette séparation de tâches et l'urgence se transforme ici en un argument infaillible. La mère en elle n'est pas prête à lâcher l'appareil, car cela lui enlèverait le peu de contrôle qu'elle peut avoir sur sa fille lorsque toutes deux sont éloignées l'une de l'autre. Sorte d'insécurité cachée, le fait d'exprimer cette angoisse sous le joug de l'urgence excuse et explique entièrement le comportement qu'elle a adopté par la suite. Comme nous l'avons mentionné, les technologies de communication se sont profilées comme une réelle nécessité

dans des situations extrêmes (Fischer, 1992) et qu'y a-t-il de plus urgent que la situation précaire de son enfant? Fort heureusement, ni Louise, ni aucun autre participant, n'ont eu à faire face à une situation de cette gravité. Reste que même si l'instantanéité et l'urgence font bon ménage, leur relation est pour le moins ambiguë. Effectivement, la capacité d'échanger avec une telle efficacité réoriente la définition de ce qui est urgent. Sous cette perspective, la notion d'urgence permet de mettre en lumière les attentes, ce qui est mutuellement entendu lorsqu'il est question des nouvelles technologies de communication. Dans un sens large, le sentiment d'urgence s'imisce dans l'interaction au point où l'échange, la rétroaction est définie selon ces mêmes standards. Louise nous donne justement un exemple avec un appel inattendu de son mari :

Louise

« Il a tenté de m'appeler et je me demandais tellement ce qui se passe. Parce que je me disais sinon, pourquoi il essaierait de m'appeler? Donc, après, quand j'ai su que c'était pas quelque chose qui s'est passé avec ma fille, à la garderie, je lui ai dit hey écoute, c'est pas urgent ça! Lui, il me disait, mais oui, oui il faut que je sache donc c'est une urgence! »

À nos yeux, la dernière phrase est lourde de sens : « il faut que je sache, donc c'est une urgence! » Une telle position du mari nous permet de mettre en lumière la redéfinition de l'urgence, concept intimement lié aux technologies de communication. D'une part, le téléphone intelligent permet de ne plus jamais être seul, nul doute que dans une situation critique cette possibilité est plus qu'enviable. L'envers de la médaille est que la facilité avec laquelle nous n'avons plus à agir seuls dans des moments difficiles peut limiter, handicaper lorsque viendrait le temps de réagir. Pour l'information, le mari était au supermarché et ne savait pas quoi choisir pour le souper. Mihai Nalim, chercheur et développeur d'interfaces web et mobile ne serait probablement pas surpris, selon lui : « the more the interface

replaces human effort, the lower the adaptivity of the user in new situations ». (Dans Carr, 2015, p.143) De ce fait, à force de déléguer, de faire appel à une source externe, l'individu restreint son propre champ d'actions (Carr, 2015; Turkle, 2016). D'ailleurs, dans l'anecdote de Louise, le mari s'est créé dans une certaine mesure sa propre urgence en s'appuyant entièrement sur la rétroaction de sa femme. Cette dernière, qui plus est, en est entièrement consciente. Elle prend soin de nuancer l'impératif de répondre à ce genre d'appels : « Barack Obama, il va pas m'envoyer un message pour savoir si il faudrait faire la troisième guerre mondiale ». L'entrecroisement de l'urgence et des attentes décuplent la portée quotidienne d'éléments que l'ont pourrait qualifiés autrement de banals. Faire un appel ou un texto à l'être cher à l'épicerie pour savoir ce qu'il ou elle souhaiterait manger déresponsabilise la personne présente. Il lui devient impératif de faire un choix et la crainte de ne pas faire le bon a un effet boule de neige sur les interactions médiatisées. Bref, l'absence d'une telle technologie sur une période prolongée force le participant à faire des choix, à se montrer créatif et à se servir de son environnement.

4.3 La technologie au quotidien

L'historicité des actions détermine ce qui est pris pour acquis non seulement dans la dynamique d'échange, mais aussi dans la façon dont nous abordons seuls notre quotidien. Les nouvelles technologies ont effectivement étendu leur influence sur la manière dont nous nous repérons dans notre environnement et des informations que nous retenons. D'ailleurs, plusieurs ont raconté s'être très souvent perdus pendant l'expérience. La nouveauté des lieux joue sans aucun doute un rôle important dans ces malencontreuses situations, mais il reste qu'à nos yeux il s'agit d'une référence directe à Harold Garfinkel et un de ses exemples les plus répandus. Pour lui, les cartes, les trajets pris en notes, ne permettent pas de comprendre tout le travail nécessaire pour trouver son chemin. Un raisonnement pratique est nécessaire puisque, comme le dit Dirk vom Lehm : « Maps are not representations of an external world; rather, they are deployed in interaction as occasioned resources to move through a space » (2016, p.163) Un va et vient entre l'espace dans lequel on se déplace et l'espace contenant les informations pour se déplacer est obligatoire. Les individus ne peuvent donc s'orienter et construire un sens de ce qui est autour d'eux qu'en se référant à leur appareil. Gunther, qui a mis en place un rituel du matin lui permettant de maintenir un lien avec son pays d'origine est parmi ceux qui ont eu le plus de difficultés à ce sujet pendant le Ntc Zéro. Comme il le racontait, en se retrouvant dans un état de déconnexion, un décalage entre son environnement à proximité et la réalité parallèle dans laquelle il s'est mis en scène a fait en sorte qu'il s'est retrouvé « tout seul face à (sa) gueule ». Dans un contexte de déplacement, de se reconnaître dans la ville, cette affirmation s'est encore une fois confirmée. En effet, pour Gunther : « Mon pire moment c'était de se perdre tout le temps, c'était un peu galère. La première fois ça m'a fait rire, mais, franchement, au bout de

dix jours j'en pouvais plus. Ouais, je dirais le fait de se perdre et de pas pouvoir communiquer que je vais être en retard ».

Un déplacement des référents vers un univers numérique pourrait miner l'intelligibilité d'un environnement physique au point de s'y perdre physiquement. Le recours à outrance d'une technologie de la sorte réduit l'implication et la compréhension de ce qui nous entoure sur une base quotidienne. Plutôt que d'avoir recours à la mémoire, à se souvenir, des gestes reproduits machinalement permettent maintenant de nous fournir les informations nécessaires à mener une vie fonctionnelle. Mais, comme Gunther l'a appris à la dure: « knowledge involves more than looking stuff up; it requires the encoding of facts and experiences in personal memory. to truly know something you have to weave it into your neural circuitry, and then you have to repeatedly retrieve it from memory and put it to fresh use » (Carr, 2015, p.79). Cela dépasse le simple fait de se perdre en ville, un outil aux multiples fonctionnalités comme le téléphone intelligent facilite nombre de facettes de notre vie. Gunther, encore une fois, nous a fait part de ces difficultés inattendues.

Gunther

« Je me disais ouais, facile, comme une lettre à la poste et tout. Et après le fait de...de...je de...de... en quelque part le fait de pas m'être assez organiser, c'est bête, mais euh prendre certains euh rendez-vous qui étaient notés sur Facebook, pour euh mes travaux de groupe et euh prendre certains numéros dans le répertoire de mon Smartphone. C'est tous les trucs que j'me dis maintenant avec le recul, ah ouais je l'aurais pris en note, je l'aurais fait différemment. Donc euh ouais j'étais pas assez organisé »

L'accessibilité et l'instantanéité des pratiques à travers un appareil comme le téléphone intelligent font en sorte qu'un autre élément pris pour acquis serait au niveau de l'information. Comme Gunther le mentionne, les coordonnées de différents contacts, les

trajets et des éléments de l'organisation quotidiennes s'élaborent et se maintiennent au rythme des usages. Gunther, sur son « Smartphone » et son compte Facebook délègue certaines de ses responsabilités. Il n'a effectivement pas à se rappeler les numéros de son répertoire, puisqu'ils lui sont facilement accessibles. Nul besoin, qui plus est, de noter dans un agenda avec la possibilité d'accéder, de revoir et relire les conversations qui ont menées à la mise en place d'un rendez-vous. Un échange est nécessaire pour fixer une date, mais le fait que l'interaction soit constamment accessible rend inutile l'idée de se tourner vers un élément secondaire comme une note dans un calendrier. Plutôt que de vérifier ce dit calendrier, on vérifie l'échange, ce qui est, dans une certaine mesure, du pareil au même...si l'on reste connecté. Comme nous le mentionnait Frida, cette logique s'applique à tout un éventail du quotidien.

Frida

« La première chose que je peux dire c'est dans ma vie quotidienne ici, euh le cellulaire déjà fait déjà partie de moi, donc euh j'avais besoin de me reprogrammer et d'anticiper ce que j'allais faire pour ne pas avoir recours de mon cellulaire. Comme par exemple, j'avais besoin d'imprimer un trajet avec Google maps, de prendre des notes pour le bus, tout ces choses là. Je sors de chez moi, d'habitude et je l'ai sur mon cellulaire et je peux l'accéder, je peux faire tout très facile, j'oublie quelque chose, je peux écrire à mon mari, donc euh ça a été un peu dérangent, c'était comme réapprendre à vivre la vie quotidienne sans cellulaire ».

Le fait d'avoir, ou ne plus avoir, son appareil à portée de main modifie notre façon d'aborder nos activités de tous les jours. L'hyper-efficacité d'un tel outil s'est imprégnée plus largement dans la façon dont nous pouvons réagir. Face à l'urgence, il est désormais possible à tout moment de contacter de l'aide. Perdu en ville, une carte et des directives sont accessibles en quelques secondes. Par contre, le fait de s'appuyer à outrance sur ces éléments modifie entièrement la conception que nous pouvons avoir du temps et de

l'espace. L'environnement à proximité ne fournit plus suffisamment de signes, de sens pour s'y mouvoir. D'un point de vue organisationnel, le temps nécessaire pour fixer ou annuler un rendez-vous se sont amoindris à un point tel qu'une rencontre peut potentiellement être annulée jusqu'à la dernière minute (Agger, 2011). La parole, le fait de s'entendre sur un lieu et d'une heure perd de sa valeur, de sa force structurante puisqu'une coordination instantanée par messagerie excuse et permet des changements à tout moment (Baron, 2008). La quasi totalité des participants ont eu à faire face à cette réalité qui leur était nouvelle dans laquelle ils allaient à un rendez dans l'incertitude la plus totale. Trois d'entre eux se sont d'ailleurs fait poser un lapin et ne l'ont su qu'en se rendant sur place, en attendant l'autre qui n'est jamais venu. Le plus perturbant pour eux était l'impuissance avec laquelle ils faisaient face à ces situations qui leur demandaient de prendre une décision et d'en accepter les conséquences. Devaient-ils rester et attendre encore un peu ou quitter ou encore trouver une cabine téléphonique pour contacter l'autre personne...mais quel était son numéro? L'hyper-coordination des échanges d'aujourd'hui fait fi de cette facette primordiale du quotidien qu'est l'improvisation et la prise de décision spontanée. Le mari de Louise, en train de faire des courses pour le souper du soir est un exemple probant de ce tout cela. Il a transformé en une urgence un élément du quotidien des plus banals. Perdus au milieu des allées la multiplicité des choix ont eu le dessus sur sa capacité spontanée de choisir et de vivre avec les répercussions de son action. Le temps, sa compréhension et son appréciation s'est modulé au gré des usages non seulement dans un contexte social, mais aussi de façon très personnelle.

Un peu plus haut dans l'analyse, sur l'échec de la mise en scène, nous nous sommes brièvement penchés sur les temps morts, les moments de solitudes. L'impossibilité de se

tourner vers son appareil dans de telles situations avait comme impact premier de déstabiliser le participant, l'empêchant de se lancer dans une activité de fuite, d'évitement. Il reste que l'incapacité de fugue a forcé certains d'entre eux à se recentrer, se lancer dans l'introspection. Une participante comme Aline nous montre toute l'étendue qu'une telle pause peut avoir sur notre vie de tous les jours:

Aline

« le matin bon, jte dis, jvais sur facebook et tout, donc la plupart du temps je mange, je regarde mon téléphone, je, je sais même pas qu'est-ce que je mange, je déguste pas, je prends pas mon temps, en tout cas parce que je suis toujours en retard pour aller à la faculté et tout là j'ai recommencé à déguster, à voir ce que je mangeais, à prendre mon temps, à recuisiner, c'est des trucs simples de la vie. »

Les choses simples de la vie sont souvent associées à la spontanéité, mais cette simplicité ne se perdrait pas à force d'oublier comment improviser? Au fil de ses usages, Aline en avait oublié les plaisirs de manger. Bernard avait laissé tombé le sport : « j'avais arrêté en France d'en faire régulièrement de temps en temps euh j'essayais de reprendre et euh j'abandonnais ». Kéven a (re)commencé à faire une chose à la fois : « de peut-être m'asseoir et jaser avec mon coloc ou euh regarder la télévision, ce que je fais jamais... au lieu de sauter d'une chose à l'autre de faire un genre de 'browsing' sur. T'as comme moins de choix ». Tandis que Louise est retombée dans la lecture :

Louise

« Dans mon corps y'avait quelque chose d'inscrit et que je l'ai forcé à bouger, y'a du bien à ça à faire une certaine ouverture, mais aussi de garder ce que j'avais jusque là. La lecture je l'ai lâchée complètement. Bah y'avait pour les études, mais pas pour le plaisir, c'est pas pareil. même si c'est beau tout ce que tu veux, mais c'est pas pareil. Et euh en une semaine, j'ai lu plus que ce que j'avais lu l'an passé ».

5. Réflexion

Les pratiques numériques ont indubitablement des répercussions positives, mais utilisées dans une activité de fuite, « quelque chose d’inscrit » dans notre corps se fait taire et oublié. L’improvisation, la spontanéité et la valeur d’éléments pris pour acquis perdent de leur lustre au profit d’une insécurité satisfaite par une mise en scène numérique du *self*. Le respect des délais d’attentes et la représentation efficace d’un *self* idéalisé font ombrage à ces activités quotidiennes qu’on ne remarque plus. À la lumière de ce qui a été avancé, une activité de déstabilisation, pour gagner en valeur devrait s’orienter non pas autour de la déconnexion, mais bien de ces micro-événements du quotidien. La réflexion de Goffman et Garfinkel était justement de donner une valeur à ces situations banales et répétées de la vie de tous les jours et la réactualisation de leur pensée dans les pratiques numériques ne fait que mettre en pratique ce moment de réflexion. En d’autres mots, donner autant de valeur à ces usages affaiblit la portée d’autres micro-événements de notre quotidien.

Par contre, loin de nous l’idée d’inscrire cette réflexion dans une perspective déterministe. Une raison se cache derrière ces utilisations, un renforcement, un conditionnement favorable au sein de l’environnement de ces participants a fait en sorte qu’ils se sont tournés vers des pratiques médiatisées à outrance. En adoptant la position de Goffman et Garfinkel, ces micro-événements, mis en perspective dans un contexte plus large sont le reflet d’une société hypermoderne. D’une part, les activités de tous les jours perdent en signification, car il est pris pour acquis que bon nombre d’entre elles peuvent être réglées, organisées à l’aide des nouvelles technologies. Ce recours à un appareil comme le téléphone intelligent n’est toutefois pas balisé, spécifiquement déterminé et s’élargit dans un contexte de mise en

scène où il est possible d'exercer un certain contrôle sur des éléments pouvant influencer notre identité. De ce fait, l'efficacité avec laquelle il est possible d'agir et d'interagir a un effet des plus convaincants. Par ailleurs, Sherry Turkle, dans *Reclaiming Conversation* tenait à nuancer l'impact des nouvelles technologies en ce sens qu'il ne s'agit pas seulement des jeunes adultes qui se tournent désormais sans cesse vers leur appareil, mais aussi des parents. Il devient ce faisant possible d'extrapoler, du moins en partie, la réalité mis en lumière à travers ces quelques pages à tout le moins, à une autre génération que celle des jeunes adultes.

Pour nous, une culture de la fuite, de la fugue s'est élaborée au fil des usages, du progrès. Comme nous l'avons mentionné, le premier téléphone filaire décuplait la capacité d'organisation dans des situations d'urgences. Néanmoins, les usages se sont rapidement tournés vers le social où les femmes au foyer et les communautés rurales s'en sont largement servi pour briser l'isolement (Pike, 1989; Poitras, 2000). Le téléphone, dès ce moment servait à passer le temps, à éviter l'ennui et, ultimement, fuir la banalité du quotidien. Il était possible de passer sa soirée sur la ligne partagée traversant son village où les réflexions, nouvelles, les demandes et même des prestations musicales s'enchaînaient (Pike, 1989). Le fait est qu'une technologie comme le téléphone et incidemment le téléphone intelligent dépasse les activités communicationnelles auxquelles nous nous rattachons habituellement. Il a pratiquement toujours été possible de se tourner vers son appareil et de l'utiliser avec une certaine passivité pour passer le temps. L'idée de la fugue, telle que nous la proposons nous semble d'autant plus intéressante alors qu'il est possible

d'inscrire le téléphone intelligent dans une logique médiatique se rattachant à la fois au téléphone filaire et à la ligne partagée en contexte rural, mais aussi à des technologies d'informations et de divertissement comme la radio et la télévision. La domestication de la radio et de la télévision a réorganisé le domicile familial ainsi que les activités de soirées. Avec un écran, tout le monde se retrouvait au même endroit au même moment. Bien que le contenu médiatique consommé en famille peut avoir un effet positif sur les échanges à l'intérieur du groupe, en devenant un sujet de discussion de choix, il nous semble intéressant de nuancer qu'avec la radio et la télévision, les individus avaient maintenant une bonne raison pour ne pas communiquer. Non seulement des frontières précises se sont établies où les publicités étaient un moment opportun pour discuter, mais le fait de ne pas parler n'allait pas créer de conflits, car le silence était tout de même rempli par le contenu télévisuel ou radiophonique. Pour revenir au téléphone intelligent, la multiplicité des applications et, conséquemment, des pratiques, rejoint, à nos yeux, ces deux médias puisque moult contenus médiatiques sont désormais à portée de doigt. Ainsi, en acceptant le téléphone intelligent comme un artefact à la croisée de ces différentes technologies nous croyons que la première pierre d'un discours de la fuite se met en place.

En deuxième temps, la mobilité et l'accessibilité ont eu un effet structurant pour le moins important au quotidien. Une telle accessibilité en tout temps, *always on always on you* a rendu perméable les frontières du privée et du public, mais aussi du travail, de la vie sociale et familiale (Agger, 2011; Aubert, 2004; Ling, 2002). Le parent capable d'exercer un certain contrôle sur son enfant malgré un océan entre les deux est capable de faire fi de ces frontières, comme le patron qui contacte son employé en dehors des heures de bureau (Aubert, 2004; Caron et Caronia, 2005). Il n'y a pas si longtemps, le travail faisait oublier

les soucis de la maison et ceux encourus dans le cadre de l'emploi restaient devant la porte du domicile familial. Un voyage, loin de sa famille, était un moment de totale liberté, où les parents n'avaient tout simplement pas de moyens d'être au courant de nos faits et gestes. Plus précisément, la mise en place et le maintien de frontières claires faisaient en sorte que les différentes facettes de la vie, sous la perspective goffmanienne la multiplicité des *selves*, ne s'entrecroisaient que très peu. Une coupure franche entre ces diverses réalités permettait de faire abstraction d'éléments indésirables ne serait-ce que quelques heures. Il reste que cet évitement, cette fugue, est difficilement possible à l'heure actuelle. L'hyper connectivité a mis en place une mixité des *selves*, sans lieux ni frontières. En d'autres mots, à l'aide du téléphone intelligent, on fuit la redondance de son emploi sur les heures de travail et l'adolescent évite de passer du temps avec sa famille trop ringarde en sa présence (boyd et Marwick, 2011; Ling, 2004a). Tout cela nous mène à dire qu'un art de la fugue socialement construit et accepté dont les limites tardent à se définir s'est incidemment mis en place.

Une partie du problème réside probablement derrière l'élaboration des limites. À ce sujet, les bonnes manières des premiers téléphones filaires ont été balisées et établis dès l'arrivée de la technologie (Fischer, 1992). Les fournisseurs produisaient effectivement des documents qui expliquaient non seulement comment se servir de son appareil, mais comment bien s'en servir (Martin, 1991). Cela peut paraître sordide à l'heure d'aujourd'hui, mais l'importance d'éduquer les bons usages des nouvelles technologies s'est avéré un sujet récurrent chez les participants du Ntc Zéro, dont Bernard Pour lui : « Les nouvelles technologies, le Smartphone et tout ça sont entrés dans nos vies comme ça vraiment d'un coup et c'était un truc énorme... Et, on a pas eu le temps de bien se préparer à tout. On a pas d'éducation du coup là dessus, on a appris par nous même la plupart du temps à les

utiliser et du coup oui on a pris des mauvaises habitudes. » Dans un cadre d'interaction inconnu, l'importance des rétroactions, des réactions pour orienter nos décisions sont d'autant plus grandes (Garfinkel, 1967). Le phénomène de co-construction peut difficilement s'appuyer sur d'autres éléments mutuellement compris et entendus pour déterminer ce qui serait jugé normal ou acceptable. Le raisonnement derrière les usages s'est perdu, en quelque sorte, au rythme des échanges. Bernard ajoute d'ailleurs que : « je crois que c'est arrivé sans qu'on y soit préparé. C'est surtout à ça que j'ai pensé, y'a un réel besoin d'éduquer les plus jeunes qui eux sont nés avec les Ipads dans les mains. De les sensibiliser à ça. De pas euh, de profiter de la vie tout simplement ». Nous devons reconnaître qu'il soulève un bon point tout d'abord étant donné que le fait d'éduquer les plus jeunes demande à priori une réflexion suffisamment poussée des limites derrière ces pratiques. Par contre, il est intéressant de constater qu'en mentionnant uniquement les plus jeunes, il sous-entend deux choses : 1) que les plus âgés n'auraient pas nécessairement besoin d'être éduqués et 2) Qu'en l'absence d'une dite éducation, il craint à un dérapage chez la plus jeune génération.

Voir la plus jeune génération sous un mauvais œil et craindre le pire n'est rien de nouveau. Les milléniaux ont été précédés bien avant eux des hippies et des beatniks, qui semaient l'inquiétude à leur époque respective de par leur comportement hors norme. De cette idée, bien que l'expérience Ntc Zéro n'ait pas toujours été vécue dans une quiétude totale, pratiquement la totalité des participants étaient plus que favorables à vivre cette déconnexion et plus particulièrement chez les étudiants nouvellement dans l'âge adulte. L'expérience Ntc Zéro devenait une excuse, un moyen pour satisfaire un intérêt grandissant pour un mode de vie non-connecté. Le cadre dans lequel ils agissent et interagissent

demande une raison suffisamment forte, valable pour expliquer une pareille non-participation. D'ailleurs, de plus en plus de salons de thé, de restaurants et de bars interdisent les appareils électroniques. Pis encore, des spas offrent désormais des désintox digitales où des gens sont prêts à payer une petite fortune pour ne pas être joignable pendant une fin de semaine. Le fait est que des solutions commencent à se mettre en place et un certain retour du balancier est aujourd'hui perceptible. L'intérêt d'une déconnexion chez la plus jeune génération pourrait d'autant plus se développer à partir d'une quête de liberté, pour échapper à la surveillance parentale (sans compter celles corporatives et gouvernementale). Ou encore, une pratique de la fuite efficace pourrait être accomplie par l'entremise d'une déconnexion ponctuelle. Bref, l'omniprésence des nouvelles technologies de communication est indéniable, mais, à tout le moins, une curiosité croissante pour la non-connexion reste en progression.

6. Conclusion

Pour terminer, à travers nos entrevues, il nous a été possible de voir se profiler une dynamique d'interaction régie par des attentes sous le joug de l'instantané. L'absence d'un appareil comme le téléphone intelligent a fait en sorte, dans un premier temps de perturber ce qui était attendu chez la famille et les proches. Cette réaction a été plus ou moins forte selon le participant et nous tenons à reconnaître qu'une compréhension un peu plus culturelle des différents interviewés aurait pu être possible. D'ailleurs, une discrimination analytique selon les origines aurait probablement pu être la fondation même d'une recherche entière. Par contre, en combinant Goffman et Garfinkel, le volet culturel peut très facilement s'inscrire dans la notion de cadre et, conséquemment, de l'intelligibilité. Sous cette perspective, la catégorisation selon les origines devient non seulement négligeable, mais inefficace, car elle limite l'analyse en orientant à outrance la compréhension de ce qui est mutuellement compris et entendu. Nous souhaitons d'abord et avant mettre en lumière l'universalité des pratiques numériques et, malgré l'intensité a priori potentiellement différente selon le pays natal, force est de constater que chaque participants, toute origine confondue, se rejoignent sur certains points.

Cela nous semble véridique non seulement lorsqu'il est question d'une hyper-efficacité mutuellement entendus et attendus dans les échanges, mais aussi alors que nous abordons les usages quotidiens non-communicationnels. En effet, l'hyper-efficacité désormais possible est le fruit d'un progrès technologique allant du téléphone filaire au téléphone intelligent. Cette sur-efficacité a transformé la façon de gérer les moments difficiles et tout particulièrement les urgences. Toutefois, ces avancées ont aussi permis, entre autre chose, à

redéfinir ces situations que l'ont pourrait considérées comme urgentes. Une urgence latente s'est installée dans des activités aussi banales que les échanges médiatisés, ce qui a l'effet pervers d'accorder une importance probablement supérieure à la valeur réelle de certaines habitudes. Cette conception s'est ancrée dans le raisonnement et est venue ordonner, structurer le quotidien. À vrai dire, à force de se tourner vers un écran pour un oui ou pour un non, un malaise face à la solitude et l'inattendu se dessine. Ce faisant, l'improvisation, le fait de réagir de manière spontanée et autonome, se perd, s'oublie, comme un muscle sous développé. En référence à son expérience, Gunther va encore plus loin :

Gunther :

« J'avais l'impression que je me sentais plus libre dans ma manière de penser, que mon schéma de pensée de raisonnement était plus ouvert. Où, en quelque part, avec la technologie, tu passes tout le temps par les mêmes canaux pour t'informer, pour communiquer, pour euh parler avec les gens...Et là le fait de couper tout ça, j'ai l'impression de m'avoir ouvert le champ des possibles ».

La réorganisation quotidienne de Gunther a sans contredit dépassé ses actions: Il confie avoir senti un changement dans sa façon de penser. À nos yeux, il a d'une certaine manière cessé de réfléchir à travers son téléphone. Sous cette perspective, l'impact du numérique sur l'identité d'un individu dépasserait largement les notions de mise en scène et d'interactions médiatisées puisqu'une modification dans la façon de penser pourrait bien être le reflet d'un changement plus profond. Le fait d'avoir un effet, aussi faible soit-il, sur le raisonnement d'un individu pendant une étendue de dix jours nous laisse on ne peut plus curieux sur la portée du numérique à l'heure actuelle. L'élaboration de l'identité à travers les pratiques numériques ne serait qu'une première compréhension de l'étendu des nouvelles technologies de communication. Comme nous l'avons souligné, l'art de la fugue s'avère une activité quotidienne qui mériterait de plus amples considérations. Cela nous semble

d'autant plus intéressant que la fuite fait écho aux instincts les plus primitifs de l'être humain soit le *fight or flee*. Ainsi, nous sommes portés à nous demander ce que seraient les répercussions à long terme d'une société éternellement en évitement.

Pour une recherche future, un suivi plus soutenu permettrait sans aucun doute à approfondir le sujet. Le fait d'avoir effectué une seule entrevue par participant, une semaine après l'expérience offrait certes suffisamment de temps aux interviewés pour obtenir une certaine distance, une introspection tout en conservant un souvenir frais de leur expérience. Par contre, il serait intéressant de discuter avec des participants du Ntc Zéro tout au long de l'exercice. Plusieurs semblent avoir vécu l'exercice en trois temps passant du refus et de l'angoisse, à l'acceptation et l'élaboration de stratégie pour finir avec la réorganisation et le bon fonctionnement en déconnexion. De multiples entrevues avec la même personne avant, pendant et après l'expérience, pourrait permettre de collecter des détails, des événements qui ne seraient pas ressortis autrement. D'ailleurs, dans une perspective où les micro-événements de la vie de tous les jours sont l'objet principal d'étude, plusieurs entretiens permettraient de s'assurer de ne pas manquer la plus banale des activités, celle qui va de soi, celle qui, ironiquement pour nous, a le plus d'intérêt. Sous cet angle, notre recherche reflétait elle aussi un penchant sociétal en ce sens qu'il nous semblerait profitable pour tout un chacun de porter une plus grande attention aux différentes aléas quotidiennes de la vie aussi bêtes puissent-elles nous sembler a priori.

Bibliographie

- Abbas, Y., & Dervin, F. (2009). *Digital Technologies of the Self*: Cambridge Scholars Publishing.
- Agger, B. (2011). ITime: Labor and life in a Smartphone era. *Time & Society*, 20(1), 119-136. doi: doi:10.1177/0961463X10380730
- Alba, D. (janvier 2016). Facebook isn't just good at mobile, it's how mobile works. *The Wired*. retrieved from : <https://www.wired.com/2016/08/facebook-isnt-just-good-mobile-mobile-works-now/>
- Andrews S., Ellis DA., Shaw, H., Piwek, L. (2015). Beyond *Self-Report*: Tools to Compare Estimated and Real-World Smartphone Use. *PLoS ONE* 10(10): e0139004.
- Aubert, N. (2003a). *Le culte de l'urgence, la société malade du temps*. Paris : Flammarion.
- Aubert, N. (2003b). Urgence et instantanéité : les nouveaux pièges du temps. Dans Asher, F. et Godard, F. (dirs.), *Modernité : la nouvelle carte du temps* (pp. 169-185) La tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- Baron, N. (2008). *Always On: Language in an Online and Mobile World: Language in an Online and Mobile World*: Oxford University Press, USA.
- boyd, d. (2008). None of This Is Real. Dans: Joe Karaganis (dir.). *Structures of Participation in Digital Culture* (Pp. 132–157). New York: Social Science Research Council.
- boyd, d., & Hargittai, E. (2010). Facebook privacy settings: Who cares? *First Monday*, 15(8). doi:10.5210/fm.v15i8.3086.
- boyd, d. (2015). Making sense of teen life: Strategies for Capturing Ethnographic Data in a Networked Era. Dans: Hargittai, E. and Sandvig, C. (dir.) *Digital Research Confidential: The Secrets of Studying Behavior Online*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Calamaro, C. J., Mason, T. B., & Ratcliffe, S. J. (2009). Adolescents living the 24/7 lifestyle: effects of caffeine and technology on sleep duration and daytime functioning. *Pediatrics*, 123(6), e1005-e1010.
- Campbell S. W. (2013). Mobile media and communication: A new field, or just a new journal? *Mobile Media & Communication*, 1(1), 8–13.

- Cairncross, F. (1997) *The Death of Distance: How the Communications Revolution Will Change Our Lives*. Boston, MA: Harvard Business School Press.
- Caron, A. Caronia, L. (2005). *Culture mobile : les nouvelles pratiques de la communication*. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal.
- Caron, A. H., & Caronia, L.(2015). Mobile Communications tools as morality building devices. Dans: Zheng Yan (éd.). *Encyclopedia of Mobile Phone Behavior*. Information science reference.
- Carr, N. (2011). *The shallows: What the Internet is doing to our brains*. New York, NY: W.W. Norton.
- Carr, N. (2014). *The Glass Cage: Automation and Us*. New York, NY: W.W. Norton 288p.
- Chan M. (2013). Mobile phones and the good life: Examining the relationships among mobile use, social capital and subjective well-being. *New Media & Society*, 17, 96–113.
- Cherry, C. (1976). The telephone system: creator of mobility and social change .Dans: de Sola Pool, I. (Éd.) *The social impact of the telephone*. Boston, MA: MIT Press.
- Coutant, A. et T. Stenger (2010). Processus identitaire et ordre de l'interaction sur les réseaux sociaux numériques. *Les enjeux de la communication*, 45-64.
- Coyne, S. M., Stockdale, L., Busby, D., Iverson, B., & Grant, D. M. (2011). “I luv u:!”: A descriptive study of the media use of individuals in romantic relationships. *Family Relations*, 60(2), 150-162.
- Cui, Y., Chipchase, J., & Ichikawa, F. (2007). A cross culture study on phone carrying and physical personalization. *Usability and Internationalization. HCI and Culture* (pp. 483-492). Berlin : Springer
- Ellison N. B., Steinfield C., Lampe C. (2011). Connection strategies: Social capital implications of Facebook-enabled communication practices. *New Media & Society*, 13, 873–892.
- Fischer, Claude S. (1992). *America Calling: a social history of the telephone to 1940*. Berkley : University of California press.
- Flichy, P. (1980). *Les industries de l'imaginaire: pour une analyse économique des media*. Grenoble: Presses universitaires de Grenoble.
- García-Montes, J. M., Caballero-Muñoz, D., & Pérez-Álvarez, M. (2006). Changes in the *self* resulting from the use of mobile phones. *Media, Culture & Society*, 28(1), 67-82. doi:doi:10.1177/0163443706059287

- Garfinkel, H. (2001). Le programme de l'ethnométhodologie. *L'ethnométhodologie*, Paris : La Découverte, « Recherches » 31-56.
- Garfinkel, H. (2001). Postface. L'ethnométhodologie et le legs oublié de Durkheim. *L'ethnométhodologie*, Paris : La Découverte, « Recherches » p. 439-444.
- Garfinkel H ([1948] 2006). *Seeing Sociologically*. Boulder, CO: Paradigm Publishers.
- Garfinkel H (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Upper Saddle River, NJ: Prentice Hall.
- Ghosh, R., & Dekhil, M. (2007). I, me and my phone: identity and personalization using mobile devices. *HPL*, 184.
- Given, L. M. (2008). *The Sage encyclopedia of qualitative research methods* Thousand Oaks, CA: Sage.
- Goffman, E. (1959). *The presentation of self in everyday life*. Garden City, NY: Doubleday.
- Goffman, E. (1967). *Interaction ritual: Essays on face-to-face behavior*. Garden City, NY: Doubleday.
- Goggin, G. (2006). *Cell phone culture: Mobile technology in everyday life*. London : UK: Routledge.
- Guéguen H. (2015). Les contradictions paradoxales de l'expressivité numérique. L'étude des modèles identitaires au sein des espaces numériques. *Réseaux*, 5(193), p. 135-160.
- Hall JA and Baym NK (2012). Calling and texting (too much): mobile maintenance expectations, (over)dependence, entrapment, and friendship satisfaction. *New Media & Society* 14: 316–331.
- Hassenzahl M., Diefenbach S., and Goritz A. (2010) Needs, affect, and interactive products—facets of user experience. *Interacting with Computers* 22: 353–362.
- Heritage J. C. (1991). L'ethnométhodologie : une approche procédurale de l'action et de la communication. *Réseaux*, 9(50). pp. 89-130.
- Hoffner, C. A., Sangmi Lee et Se Jung Park (2015). I miss my mobile phone! » : *Self-expansion via mobile phone and responses to phone loss*. *New media and society* 1- 17.
- Hogan B. (2010). The presentation of *self* in the age of social media: Distinguishing performances and exhibitions online. *Bulletin of Science, Technology & Society*, 30, 377–386.
- Jauréguiberry, F. (2006). De la déconnexion aux TIC comme forme de résistance à l'urgence. *Communication et organisation*, 29, pp. 186-195.

- Jauréguiberry F. (2014). La déconnexion aux technologies de communication. *Réseaux*, 186.
- Jenaro C, Flores N, Gomez-Vela M, et al. (2007). Problematic internet and cell-phone use: psychological behavioral, and health correlates. *Addiction Research and Theory* 15: 309–320.
- Johnson, D. P. (2008). *Contemporary Sociological Theory: An Integrated Multi-Level Approach*. Berling: Springer
- Johnson, N. F. (2015). Internet addiction? Temporality and life online in the networked society. *Time and society*.
- Johnson N. F. (2009a) *The Multiplicities of Internet Addiction: The Misrecognition of Leisure and Learning*. Surrey: Ashgate.
- Juyeon Ahn, Yoonhyuk Jung (2014). The common sense of dependence on smartphone: a comparison between digital natives and digital immigrants. *New media and society* Sage.
- Katz, J. (dir.). (2008). *Handbook of mobile communication studies*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Lasnier, F. (2000). Un modèle intégré pour l'acquisition des compétences.
- Lehn, D. (2016). *Harold Garfinkel: The Creation and Development of Ethnomethodology UK*: Taylor & Francis.
- Licoppe C. (2004). “Connected” presence: The emergence of a new repertoire for managing social relationships in a changing communication technoscape. *Environment and Planning D: Society and Space*, 22, 135–156.
- Ling, R. (1996). One can speak about common manners!’ The use of mobile telephones in inappropriate situations. (Report 32/96). Kjeller, Norway: Telenor Research and Development.
- Ling, R. (2002). The social juxtaposition of mobile telephone conversations and public spaces. *Proceedings of the Conference on the Social Consequences of Mobile Telephones*. Academic Press.
- Ling, R. (2004a). *The mobile connection: The cell phone’s impact on society*. San Francisco, CA: Morgan Kaufman Publishers.
- Ling, R. (2004b). *Mobile telephones and the disturbance of the public sphere*.

- Ling, R. (2008). The mediation of ritual interaction via the mobile telephone. Dans: J. Katz (dir.), *Handbook of mobile communication studies*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Manning, P. (2006). Erving Goffman. Dans Ritzer, G.(dir) *Encyclopedia of Social Theory*. (pp333-338) New York, NY: Sage Publications inc.
- Martin, M. (1991). Hello central? Gender, Technology, and culture in the Formation of the telephone systems. Montréal, QC : McGill University Press.
- Marvin, C. (1988). When Old Technologies Were New : Thinking About Electric Communication in the Late Nineteenth Century Oxford University Press, USA.
- Marwick, Alice E. and boyd, danah. (2011). The Drama! Teen Conflict, Gossip, and Bullying in Networked Publics. *A Decade in Internet Time: Symposium on the Dynamics of the Internet and Society*.
- McLuhan, M. (1964). Understanding Media : the extensions of man. Cambridge, MA: MIT Press, 388p.
- Misra, S., Cheng, L., Genevie, J., & Yuan, M.(2014). The iPhone effect: The quality of in-person social interactions in the presence of mobile devices. *Environment and Behavior*,48,275–298.
- Munezawa, T., Kaneita, Y., Osaki, Y., Kanda, H., Minowa, M., Suzuki, K., ... & Ohida, T. (2011). The association between use of mobile phones after lights out and sleep disturbances among Japanese adolescents: a nationwide cross-sectional survey. *Sleep*, 34(8), 1013-1020.
- Novak, Joshua R., Sandberg, Jonathan G. Jeffrey Aaron J. et Youg-Davis, Stephanie. (2016). The Impact of Texting on Perceptions of Face-to-Face Communication in Couples in Different Relationship Stages. *Journal of Couple & Relationship Therapy Innovations in Clinical and Educational Interventions* 15(4).
- Ogien, A. (2001). « L'autre sociologie », dans de Fornel, M. Ogien, A. et Quéré, L. (dir.), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte, p. 391-419.
- Ogien R.(2001). L'idiot de Garfinkel. Dans De Fornel, M., Ogien, A., Quéré, L. (dirs.) 2001 *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale* . Paris : La Découverte. p. 57-74.
- Papacharissi, Z. (2010). *The Networked Self: identity, community and culture on Social Network Sites*. Routledge, 336p.
- Poitras, C. (2000). La cité au bout du fil : le téléphone à Montréal de 1879 à 1930. Montréal, QC : Presses de l'Université de Montréal.

- Pike, R. M. (1998). A chequered progress: Farmers and the telephone in Canada, 1905-1951. *Journal of Canadian Studies* 33 (3).
- Pike,R.M. (1989). Kingston Adopts the Telephone: The Social Diffusion and Use of the Telephone in Urban Central Canada, 1876 to 1914 *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*,Vol 18(1), p. 32-47.
- Raffel, S. The everyday life of the *self*: reworking early Goffman. *Journal of Classical Sociology* 13(1) 163–17.
- Rawls, A. W.(2008) Harold Garfinkel, ethnomethodology and workplace studies. *Organization Studies* 29(5): 701-732.
- Rawls, A. W., Jeffery, A. et Mann, D. (2013). Locating the modern sacred: Moral/social facts and constitutive practices. *Journal of Classical Sociology* 16(1) pp. 53 – 68.
- Rawls, Anne W. (2003b). Orders of interaction and intelligibility. Intersections between Goffman and Garfinkel by way of Durkheim. dans : Trevino, J. (dir.) *Goffman's Legacy*. (pp.216-253) New York : Rowman & Littlefield.
- Rawls, A. W.(1989) Language, *self* and social order: A re-evaluation of Goffman and Sacks. *Human Studies* 12(1): pp. 147–172.
- Rettie, R. (2009). Mobile Phone Communication: Extending Goffman to Mediated Interaction. *Sociology* Vol 43(3), pp. 421 – 438.
- Rissoan, R. (2011). *Les réseaux sociaux : Facebook, twitter, LinkedIn, Viadeo, google +*. éditions ENI. 406p.
- Rubin, H. J., Rubin, I. S. (2005): *Qualitative Interviewing – The Art of Hearing Data*. 2. Edition, Sage Publications, Thousand Oaks, London, New York.
- Sánchez-Martínez, M., & Otero, A. (2009). Factors associated with cell phone use in adolescents in the community of Madrid (Spain). *CyberPsychology & Behavior*, 12(2), 131-137.
- Schade, L. C., Sandberg, J., Bean, R., Busby, D., & Coyne, S. (2013). Using technology to connect in romantic relationships: Effects on attachment, relationship satisfaction, and stability in emerging adults. *Journal of Couple & Relationship Therapy*, 12(4), 314-338.
- Schrock, A. R. (2016). Exploring the Relationship Between Mobile Facebook and Social Capital: What Is the “Mobile Difference” for Parents of Young Children? *Social Media + Society*, 2(3), 2056305116662163. doi: doi:10.1177/2056305116662163

- Smith, A. (2015). U.S. Smartphone use in 2015. Pew Research Center: internet science and tech. Rapport 01/04.
- de Sola Pool, I. (1977). The social impact of the telephone. Vol. 1. Cambridge, MA : MIT Press.
- Turkle, S. (2008). Always-on/always-on-you: The tethered *self*. Dans: J. Katz (dir.) *Handbook of mobile communication studies*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Turkle, S. (2015). Reclaiming Conversation: the Power of Talk in a Digital Age. Londres : Penguin Press, 436p.
- Trevino, Javier A. (2003). *Goffman's Legacy*. New York, NY: Rowman & Littlefield
- Veyrier Clair-Antoine. (2015). Multiactivité et multimodalité dans les réunions à distance. Usages du chat et de la messagerie instantanée. *Réseaux*. 6(194), p. 11-37.
- Wellman, B., Quan-Haase, A., Boase, J., Chen, W., Hampton, K., Díaz, I. and Miyata, K. (2003), The Social Affordances of the Internet for Networked Individualism. *Journal of Computer-Mediated Communication*, 8: 0. doi:10.1111/j.1083-6101.2003.tb00216.
- Wurzel, Turner (1977). Latent functions of the telephone, what missing the extension means. dans: de Sola Pool, I. (dir.) *The social impact of the telephone*. Cambridge MA: MIT Press

Annexe

Consignes pour le Ntc Zéro données dans le cadre du séminaire



- Travail de réflexion - NTC ZÉRO

Ces dernières années, nous nous sommes lentement appropriés de nouveaux outils de communication comme les cellulaires, l'Internet sur ordinateur, et notamment le courriel, Facebook, les groupes de discussion, le clavardage, MSN, Twitter etc.

L'expérience qui vous est soumise ici consiste à vous soustraire de l'utilisation des nouveaux outils de communication pendant 10 jours. Il s'agit donc d'une épreuve de retrait complet du réseautage social sur les nouvelles technologies de communication (SMS, MSN, Courriel, My Space, Facebook, Second Life, Twitter, Instagram, Snapchat, Skype, etc.), ni l'usage de votre cellulaire en mobilité.

À la fin de cette expérience, un rapport de douze pages maximum devra être remis par chaque étudiant. Le contenu de ce rapport devra rendre compte des informations suivantes :

- Quelle incidence a eu ce retrait sur votre usage des technologies ?
- Qu'est-ce qui vous a le plus et le moins manqué durant cette période ?
- Quelle réflexion finale pouvez-vous élaborer sur l'ensemble de l'expérience et ses implications en rapport aux concepts d'identité et de contrôle et des modèles théoriques discutés en classe et dans vos lectures?

Vous pourrez, si vous le désirez, prévenir votre entourage de l'existence de cette particularité momentanée de votre vie, de telle sorte que cette expérience puisse se réaliser avec le maximum d'efficacité.

| | |
|-----------------------|---|
| Début de l'exercice – | Lundi 26 septembre minuit 2016 |
| Fin de l'exercice – | Jeudi 6 octobre minuit 2016 |
| Remise du travail – | Mercredi 12 octobre en après midi au bureau de Benoît (A-427) |

Bonne semaine et... bonne chance!

Grille d'entrevue

Entrevue participant NTC Zéro

Texte d'introduction : L'expérience Ntc Zéro est maintenant terminée, j'aimerais discuter un peu avec toi, question de savoir comment tu as vécu tout ça. Toutes les réponses que tu vas me donner resteront confidentielles. La seule personne autorisée à les voir est mon directeur de recherche. Ton nom n'apparaîtra pas dans mon projet. Es-tu d'accord avec ça? As-tu des questions? Avant de commencer, j'aimerais avoir ta permission pour enregistrer nos échanges afin de discuter avec toi plus librement au lieu de prendre des notes. Es-tu d'accord? Si oui, voici le formulaire.

But de la recherche énoncé :

Circonstances et confidentialité expliquées :

Consentement pour enregistrement :

| Questions guides | Observations |
|---|---------------------|
| <p>1. Peux tu me parler un peu de tes habitudes, de ton utilisation du cellulaire, des réseaux sociaux dans ta vie de tous les jours.</p> <ul style="list-style-type: none">- À quelle fréquence ?(Dès le réveil? Tous les jours? Moments spécifiques?)- Nature? (Parler à la famille? Amis proches? Rester en contact? Passer le temps? Potiner?) | |

| | |
|---|--|
| <p>Règle générale, comment s'est déroulé ton expérience Ntc Zéro?</p> <ul style="list-style-type: none"> -Bien, mal, pourquoi? -Ennui, soucis? - Plus tranquille, moins tranquille? | |
| <p>Raconte-moi comment s'est déroulé ta première journée</p> <ul style="list-style-type: none"> - Comparer la première à la dernière journée. (Est-ce que la première journée est représentative du reste de l'expérience?) - Inquiétudes, stress? - Préparation a priori, avertir les proches? | |
| <p>Qu'est-ce qui a changé à mesure que les jours avançaient?</p> <ul style="list-style-type: none"> - Façon de communiquer - Façon de s'organiser - De passer le temps - Chercher de l'information - S'orienter dans la ville | |
| <p>Quel est ton meilleur et ton pire moment?</p> | |

| | |
|---|--|
| <p>Y-a-t-il eu un moment où tu as été tenté(e) de « tricher »?</p> <p>-pourquoi quelqu'un serait tenté de « tricher » selon toi?</p> | |
| <p>À ton avis, le téléphone intelligent et les réseaux sociaux relèvent d'une habitude ou d'une dépendance?</p> | |